

THÉANA

ET

LORENZO.

THÉANA
ET
LORENZO,

HISTOIRE ITALIENNE.

Par Coffin-Rony, *auteur du Nestor Français, ancien avocat au parlement de Paris, et membre de la société académique des sciences de la même ville.*

> De desseins en regrets, et d'erreurs en désirs,
> Les mortels insensés promènent leur folie,
> Dans des malheurs présens, dans l'espoir des plaisirs,
> Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ { Locard, lib. rue Froimanteau, n° 19.
Palais du Tribunat, galerie des libraires, N°. 3.
L'Auteur, cul-de-sac Pecquey, n° 9.

1808.



THÉANA

ET

LORENZO.

CHAPITRE XV.

Voyage. — Séjour à Naples. — Réflexions morales et politiques sur cette ville. — Départ pour un objet interressant.

Trop souvent la vertu, du triomphe du crime,
Ose dans son malheur, en accuser les cieux !
Il est, ah ! je le sais, cruel d'être victime ;
Mais qui peut pénétrer les volontés des dieux ?

Le soleil ne commençait pas encore à dorer les plaines de la Campanie, que Lorenzo avait fait ses adieux à l'épouse de Visconti, serré Théana

contre son cœur et reçu dix baisers dont un seul eut suffit pour faire son bonheur ; deux chaises attelées de quatre chevaux, les enlèvent aux vœux que Théana et sa mère forment pour un voyage heureux. Visconti, Salceti et Léons sont dans la première, Philippe, Zanubio et Lorenzo dans la seconde, et Fabricio à cheval les accompagne : ils doivent voyager non en poste, mais avec des relais. C'est à Naples, ville où résidait la famille de Léons, que l'on doit s'arrêter, pour consulter le commandant de la ville que Salceti connaissait beaucoup.

Dès leur arrivée il fut convenu que Léons ne se montrerait pas dans la ville, de peur d'être vu par quelques amis de sa famille : ce jeune homme dont le cœur n'avait été égaré que par les séductions de Stéphano, conjura Philippe de laisser toujours

quelqu'un avec lui, pour répondre de sa conduite; son offre évita à Philippe de l'affliger par cette précaution qu'il eut prise, et que la prudence lui dictait, et prouva en même tems que son repentir était sincère. Salceti fut trouver le commandant, mais il revint avec le chagrin d'apprendre à ses amis qu'il était avec le vice-roi en Sicile, et qu'il ne serait de retour que dans six jours. Ce retard augmenta les craintes de Salceti, et porta le désespoir dans l'ame de Zanubio, qui, n'écoutant que son amour, voulait que l'on ne perdit pas de tems pour délivrer Euphémie: mais la prudente expérience de Philippe, approuvée par Visconti et Salceti lui-même, le ramena à la raison: il sentit que Stéphano prisonnier et gardé à vue ne pouvait changer les ordres qu'il avait donnés, et il se résigna. Pendant ce

tems, Philippe visita les amis qu'il avait dans cette ville, et mena Lorenzo dans les sociétés, en le présentant partout, comme le fils qu'il avait perdu; depuis le moment où ce tendre père avait reçu la nouvelle de l'existence de son épouse et de sa liberté; il paraissait répandre une gaîté, une sérénité que Lorenzo ne lui avait jamais vues.

Curieux de former l'esprit, de consolider le jugement de son fils, il se prêta avec plaisir au desir qu'il avait de visiter les sites curieux et les antiquités des environs de Naples.

Nous ne les suivrons pas dans ces courses, qui seraient trop longues, mais nous donnerons un précis des réflexions de Philippe à son élève.

La première chose qui m'a frappé, dit-il a Lorenzo, après avoir regardé l'espèce humaine, dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque

la même dans tous les états civilisés; elle est la même pour le fond: elle est aussi peu différente dans les formes: seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mœurs.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis longtems dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont par tout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auraient pas moins besoin que les monnaies, d'être de tems en tems refondues, mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples dans les endroits habités est pro-

digieuse; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais; on vit de peu, on vit longtems.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim et si elle éguise la soif, elle multiplie en même tems les moyens de la satisfaire; les Apennins désaltèrent le Napolitain, de leurs neiges; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages, la cendre du Vésuve de fruits et de blés, et l'on est vêtu du climat.

On vit de peu; en effet, point de travail, et beaucoup de sommeil.

On vit longtems; à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vîte en France, où sans cesse, les travaux, les passions et la misère la fa-

tiguent. D'ailleurs les mladies, ici, sont très-rares; car le relâchement causé par la chaleur y prévient les maladies chroniques; et la transpiration causée également par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis, presque par tout, des eaux thermales, *et presque nulle part, des médecins*.

La végétation humaine a donc, à Naples, toute la fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle; aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit partout; on fend la foule, partout on craint d'écraser un enfant: les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, continuellement sillonnée par une multitude de carosses, et sur tout

de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Le climat a', ici, toute son influence; ici, règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil: c'est à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle. Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire, sans un certain degré de tension dans les fibres; comme il y a des voix qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleur très-commode. La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assasiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe bientôt au second. La vengeance est ici de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice.

L'amour n'est qu'un besoin : le sentiment paternel est encore machinal : on n'aime pas ses enfans, mais ses petits : et cet amour va fort loin. La débauche ne donne pas, par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux qui n'ont pu avoir d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés ; on leur en vend. D'abord ils en font des jouets ; ensuite des esclaves ; à la fin des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'habitude ; l'amitié, que de l'espérance ; la reconnaissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Les cafés, les boutiques, les promenades, les lieux publics sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent en bâillant la gazette, et regar-

dent passer le monde, ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée ; les napolitains demandent des sensations à tou les objets..

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi on va diner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe*. Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu: et une heure avant la nuit, on se lève et on se r'habille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade. C'est dans ce moment que l'essaim descoureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession ici, de quinze mille personnes, c'est d'être devant un carosse; la profession de quinze mille autres, d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Brésilique; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir, dans les rues, à pied: il serait déshonoré.

On reste à l'opéra ou à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'a cinq heures du matin. Vous ne trouvez sur les visages, ni joie, ni plaisir, ni contentement; à la vérité, vous n'y trouvez point de peine. Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est pendant le jour, de ne rien faire; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche; cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable, on n'en a pas la force; la nation ici, n'a pas d'amans; le peuple entier est blasé: la plus grande partie du peuple ne travaille tout juste, qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir.

de faim. On appelle ces gens là, *lazzaroni*.

Les lazzaroni ne font pas de classes à part; il y en a dans tous les états : ce sont, tout simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler. Quand un Lazzaroni a gagné, pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne: il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. Les beaux arts ne sont plus connus dans cette ville, si vous en exceptez pourtant la musique; car dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix : on la cultive à l'envi. Des lois, des bulles et la nature ont défendu, mais en vain

de pousser par la castration, jusqu'au *si naturel*, la voix de l'homme : ce son là est ici payé si cher! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former, sont si honorés! *Farinelli* a gouverné les Espagnes.

Naples a donc encore des grands hommes, ce sont des castrats.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance, parce que l'on manque des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture, sont dans la main des étrangers. Mais, comment, me direz-vous cher Lorenzo, se fait-il qu'un petit état puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité ; d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulier considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hom-

mes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice?

La mer, le climat et le sol résolvent ce problême : le climat, en réduisant tous les besoins ; la mer, en apportant de tous côtés ses coquillages et ses poissons ; le sol en donnant quatre récoltes différentes. Remuer un peu la terre, ou plutôt la cendre, c'est labourer; cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve ; elle le serait bien davantage si elle était, non pas sollicitée, mais aidée.

Ce devrait être l'œuvre du gouvernement ; mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la molesse des Napolitains, il la favorise au-contraire.

Le climat, sans doute, pousse ici l'espèce humaine à la paresse ; mais pas assez de violence pour que des influences morales et politiques ne

pussent la retenir et la repousser au travail. On pourrait par des moyens législatifs, tendre l'esprit. On pourrait, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les romains l'avaient fait ; mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples ; le climat lui est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste, et la lecture d'Homère, ont produit l'Enéïde.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maître d'école. (1) Le

(1) Il ne faut pas croire que cette description des mœurs napolitaines ait trois cents ans de date. Elle est exacte pour nos jours.

peu de litterature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. On parle sans cesse de Paris à Naples. Les français sont aujourd'hui les grecs de l'univers ; les anglais en sont les romains.

La misère ne fait point de mendians à Naples, point de soldats ; peu d'enfans trouvés : la vie y est si facile, elle y est si naturelle ! la misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assasinats. La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol ; quand le peuple en voit faire un, il rit, et il laisse faire ; la vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques ; mais elles n'ont rien qui les distingue ; elles sont mêlées dans leur sexe : elle a

moins de crimes et de malheurs que partout ailleurs : elle en a moins qu'à Paris, c'est qu'elle n'est à Naples ni une profession, ni un art.

A Naples on a encore rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné : les vices, les vertus, tout cela est brut, et sort, pour ainsi dire, tout-à-l'heure, du cœur humain.

Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus. La soumission du peuple n'est que l'habitude de souffrir un maître, et il le souffre au-delà de toute expression : je finirai, mon cher Lorenzo, par le récit d'une anecdote qui vous prouvera jusqu'à quel point l'homme peut devenir esclave.

Un de leurs vice-rois aimait la chasse, pour le malheur des habitans de la petite île de *Procida ;* il

vint des faisans dans cette île : aussitôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue ; les rats multiplièrent au point qu'ils attaquaient impunément les enfans dans leurs berceaux : ils rongeaient les nez et les oreilles de ces malheureux ; que firent alors les pères et les mères ? les mères pleurèrent ; — et les maris ? — ils se plaignirent. Voilà la lâcheté de ces hommes là. Heureusement le vice-roi mourut, et dans l'île de Procida, il ne fut plus affreux d'être mère. De quoi se plaignent les peuples quand ils poussent aussi loin la servitude ?

Le commandant étant arrivé au terme fixé, Salceti obtint ce qu'il demandaon; lui donna un détachement de cavalerie qui devait partir à petites journées et se rendre à Pestum et

et se tenir à une lieue de la ville(1). Le détachement était faible ; mais Léons

---

(1) Pestum n'offre plus que des ruines ; on ne pourrait croire aujourd'hui que les sybarites ont choisi autrefois pour habitation, un si horible désert, qui n'offre plus que des ronces qui semblent regretter de couvrir un sol si aride.

Autrefois cette ville s'appelait Sybaris, elle est dans la Lucanie, sur la côte du golfe de Tarente : cette ville si florissante offrait déjà un commencement de ruines du tems de Pline.

Elle fut fondée par les Achéens entre deux fleuves, le Crathis et le Sybaris. D'autres prétendent qu'elle a été fondée par les Trazéniens et par *Sagare*, fils d'*Ajax* le Locrien. Peut-être cette ville devait-elle son commenment à l'une de ces nations, et son aggrandissement à l'autre ; Strabon semble appuyer ce sentiment, quand il dit que les Achéens, après être débarqués envoyèrent consulter l'o-

assura qu'il trouverait du renfort à Pestum. Ils partirent donc au gré de

---

racle par Miscellus, qui leur rapporta pour réponse que l'oracle avait marqué l'endroit où devait être bâtie la ville de Crotone. Miscellus ayant examiné Sybaris, fût charmé de la beauté de sa situation. Ainsi Sybaris pouvait être bâtie avant l'arrivée des Achéens, qui purent l'orner ou l'agrandir.

Avec le tems, cette ville devint très-puissante; elle gouvernait quatre peuples, et s'était rendue maîtresse de vingt cinq villes. Ses habitans avaient des richesses immenses; les palais et les superbes édifices qu'ils avaient bâtis sur le fleuve Crothis, dans l'espace de cinquante stades ou de six milles, montraient assez leur magnificence et leur grandeur. Diodore de Sicile, dans le douzième livre de son histoire, dit qu'ils mirent sur pied une armée de trente mille combattans, dans la guerre qu'ils eurent contre les Crotoniades; ceux-ci néamoins restèrent les vainqueurs, et ôtèrent aux Sybarites leur gloire et leurs riches-

Zanubio qui ne voyait que son amour et les dangers d'Euphémie.

---

ses. Les Crotoniates eurent d'autant moins de peine à remporter la victoire, que leurs ennemis s'abandonnèrent au plaisir et aux délices, sans penser à prévenir le danger qui les menaçait. Les Sybarites en allant au combat faisaient jouer tous les instrumens, dont ils se servaient dans leurs fêtes. Ils s'avançaient d'un pas mol et efféminé: ils menaçaient leurs chevaux si lentement, qu'on aurait dit, qu'ils étaient en cadence. Mais à peine eut-on commencé de combatre, que les Crotoniates virent la victoire se déclarer en leur faveur. Le bruit épouvantable des armes, le hennissement des chevaux, joints aux cris que jettaient les crotoniates, saisirent d'effroi les Sybarites qui ne songèrent plus qu'à fuir. Les Crotoniates les poursuivirent avec ardeur; ils prirent Sybaris, et même selon Héradote, après avoir arrêté le cours du fleuve, ils la submergèrent.

C'est de ce peuple qu'est venu le proverbe, *plus mou, plus délicat, plus efféminé qu'un Sybarite.*

CHAPITRE XVI.

Ls crime va triompher.—Qui a connu le remord peut revenir à la vertu. — Courage de Léons. — Un brigand sert l'innocence. — Dangers d'Euphémie, combat ; le ciel enfin punit le crime. — Léons est rendu à sa famille.

Le remord, selon moi, plaide pour le coupable ;
Et gardons-nous, surtout d'irriter sa raison;
Car s'il croit ne trouver qu'un juge inexorable,
Pourquoi donc demander vainement un pardon?

Ils arrivèrent le soir à Pestum: nécessairement il fallait dans cette occasion, malgré les craintes de Zanubio et la prudence de Salcéti, de Visconti et de Philippe, s'en rapporter à

Léons, à sa promesse, à sa bonne foi : sa bonne foi ! quel sujet de craintes que fournissait sa conduite récente ! quel tourment, quelle anxiété pour Zanubio, pour Salceti, pour un amant, pour un père ; cependant son repentir et les sentimens qu'il fit connaître pendant le court espace qui avait marqué sa séparation d'avec les brigands, et la crainte qu'il témoignait de ne pouvoir se réconcilier avec son père, tout parlait en sa faveur ; mais les craintes de la tendresse paternelle et de l'amour, porte partout un œil observateur et craintif : ce sont deux sentinelles dont la vigilance nous tient trop souvent en allarmes. Le soir même de leur arrivée, Léons chargea Zanubio de porter une lettre à un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis qu'il s'était livré au désordre de ses pas-

sions fougueuses: cet ami vint bientôt, ils eurent ensemble une conversation particulière qui dura prés d'une heure.

Ayant remarqué, après le départ de cet étranger, que Léons avait l'air pensif plus que de coutume, Zanubio conçut de vives inquiétudes qu'il communiqua à Philippe, qui revenait de chez la famille de Léons. Il combattit dabord ses craintes, ensuite prenant le prétexte de rendre compte à ce jeune homme de ses démarches auprès de ses parens, il crut de la prudence d'avoir un entretien avec lui et de chercher à pénétrer ses intentions. Après le souper on fit une promenade dans le jardin qui tenait à l'auberge dans laquelle ils étaient logés. Philippe avait engagé ses amis à le laisser seul avec Léons, qui brûlait du désir de savoir le résultat de l'entrevue avec son père.

Je ne vous cacherai pas, Léons, que j'ai trouvé dans votre père un caractère de sévérité qu'il m'a été dificile d'atténuer ; quoiqu'il ignore que vous avez été sur le point de mettre le comble à vos égaremens, il ne s'en est pas moins montré inflexible ; une fable inventée (car pour la première fois, et pour vous, j'ai osé déguiser la vérité) lui a fait croire que le hasard vous mettait à même de nous être très-utile, et que ce service vous honorerait : Je le désire seigneur, m'a-t-il dit, mais malheureusement j'en doute : son cœur.... mais c'est assez vous dire, moi j'augure de vous plus favorablement ; la tendresse paternelle s'arrête avec peine dans l'extension de son amour ; mais aussi quand elle en a passé les bornes, qu'elle a trouvé le cœur d'un fils toujours rebelle à sa voix et ingrat pour ses

bontés, il faut lui donner le tems de s'assurer de la sincérité du repentir ; votre mère a gardé le silence ; mais que ses regards savaient bien me témoigner sa reconnaissance pour les efforts que je faisais pour pallier vos torts, et faire ressortir le prix de votre retour ; c'est un avocat sûr et journalier que j'ai laissé près de votre père, et l'éloquence de la nature peut-elle succomber ? ne désespérez donc pas ; demain, si vous réussissez à sauver Euphémie, votre père verra tomber à ses pieds toute une famille que vous avez rendue au bonheur, et qui sollicitera pour vous, en vous adoptant dans son sein.

—Oui, Philippe, je périrai ou je la sauverai. — Ne serait-il pas nécessaire qu'un de nous vous accompagna ? Léons garda pendant un moment le silence, puis se jetant à ses

pieds. Ah! Seigneur, je vois quel sentiment agite votre ame, je ne puis m'en offenser; et ce degré d'humiliation où je suis réduit n'est qu'une trop légère punition pour les fautes que j'ai commises : ô Philippe, mon second père, voyez mes larmes, mon cœur est déchiré, la crainte seule de mourir coupable retient mon bras; oui, je renoncerais à la vie, s'il fallait renoncer à l'espoir de rentrer dans la société des gens honnêtes : hélas ne me réduisez pas au désespoir, pardonnez-moi Philippe, oubliez le criminel, ne voyez que l'être repentant! Philippe lui tend la main avec bonté; relevez-vous, mon fils. A ce nom, Léons se lève avec la dignité d'une ame qui sent qu'elle peut recouvrer sa première pureté, et levant la main vers le ciel; s'écrie : Au nom de Dieu saint, de l'Eternel qui me voit, je

jure de tout faire pour me rendre digne de la tendresse paternelle et de votre estime. — C'est assez, Léons, vous avez toute ma confiance; voyons acuellement quels moyens vous comptez employer pour parvenir à votre but.—Ils sont simples, répondit Léons.

Je puis seul communiquer avec ces brigands; porteur de l'ordre de Stéphano, je me présenterai au chef en second à qui la garde d'Euphémie est confiée. Vous partirez avec le détachement que vous avez obtenu; il se rendra à pied jusqu'aux ruines que j'indiquerai: je partirai de-là pour me rendre à leur retraite, et si comme je n'en doute pas elle m'est livrée, je la menerai vers vous; vous aurez le soin de vous faire suivre par une de vos chaisesdeposte: dans le cas où l'on oserait refuser d'exécuter les ordres de

Stéphano, je viens de suite vous rejoindre, je me mets à la tête du détachement, que vous suivrez de loin, et je les attaquerai ; comme votre escorte est faible, vu le peu de troupes qu'il y a à Pestum, j'espère être rejoint par un de mes amis avec le plus de monde armé, qu'il s'occupe en ce moment à rassembler, et s'il faut alors par malheur en venir à un combat, vous jugerez que Léons qui a sacrifié sa jeunesse aux passions, ne craindra pas de sacrifier sa vie pour sauver la vertu. — Allons, jeune homme, du courage, nous réussirons.

Ils rejoignirent la société. Philippe rassura Zanubio ; le lendemain on prépara ses armes, et on munit la troupe de provisions de bouche pour deux jours. Ils partirent le soir du lendemain à onze heures, suivis de

loin par le détachement de vingt-cinq hommes.

A deux lieues de Pestum ils sont obligés de laisser la chaise de poste sous la garde de deux hommes : Philippe veut même que Lorenzo reste là pour recevoir Euphémie ; mais Philippe veut envain, pour la première fois il lui sera désobéi ; comment oser faire une telle proposition à un cœur comme celui de Lorenzo, à un fils chéri ; un fils aussi aimant peut-il cesser de veiller sur son père, sur un père tel que Philippe ? on cède enfin à ses instances.

Ils entrent par un chemin affreux, dans des campagnes désertes ; on ne voit nulles traces humaines ; au pied des montagnes décharnées, on ne voit que le rivage où la mer est seule : Après une heure de marche pénible, des ruines s'offrent à leur vue ; là on

fait halte, et l'on attend le détachement. C'est ici, dit Léons, qu'il faut s'arrêter et vous cacher jusqu'à mon retour ; moi, je pars, et souvenez-vous qu'après l'amitié de mon père, rien ne m'est plus cher que la vôtre: alors prenant la main de Philippe, qu'il pose sur son cœur . .. il s'écrie pour la première fois, ce cœur bat du plaisir de faire une bonne action! il s'échappe aussitôt et déjà il est loin d eux.

Le détachement arrive, on a soin de leur délivrer des vivres. On leur fait prévoir un danger léger; mais on excite le courage par l'espoir de fortes récompenses. Philippe, Lorenzo, Salceti et Visconti, eux-mêmes, animés par l'idée de retrouver Euphémie, se livrent au sommeil ; Zanubio seul veut veiller à la sureté du détachement et se place en vedette ; ici, lec-

teur, je pourrais vous peindre les craintes qui agitent Zanubio, l'espérance qui, détachant de tems en tems quelques étincelles de son flambeau consolateur, lui laisse voir Euphémie, mais vous avez un cœur, sans doute, ce cœur est sensible; vous avez une imagination ardente, vous avez aimé ou vous aimez, eh bien que le cœur, cette imagination et cet amour vous tracent le tableau fidèle des sensations de cet amant tendre et délicat! l'on a crié de tous tems contre l'amour, ce sentiment, source de toutes les vertus, l'est dit-on aussi de tous les vices : je le sais. Des plantes qui nous flattent, n'extrait-on pas des poisons? et des plantes vénéneuses, ne tirent-on pas des remèdes généreux? les excès des vertus ne sont-elles pas la source des vices? et où les vices mènent-ils?

C'est envain tendre amour, que la philosophie
Veut toujours te dicter d'impérieuses loix :
Elle doit se borner à faire un noble choix,
C'est de lui que dépend le bonheur de la vie.

Sans cesse on a les oreilles rebattues par les mots que la chagrine vieillesse nous fait entendre. « *Autrefois, nos bons ayeux.....* ils avaient leurs vertus et leurs vices. Notre siècle a ses défauts et ses qualités, parce qu'il n'y a plus de tournois où les amans se fassent rouer de coups, de guerdons d'amour pour parer l'écu du vainqueur, et de cour plénière où les amans novices étaient le jouet des femmes galantes; ne trouve-t-on plus des femmes sensibles, des amans délicats et des épouses vertueuses? l'amour, je le sais, s'est un peu humanisé en vieillissant; mais aussi plus de sang à verser pour obtenir une belle; plus de châteaux forts, plus

de jalousie ; plus de *Dufayel*, plus de tyrannie maritale ; pour conserver le cœur d'une épouse, il faut une continuation de soins doux et de qualités. La crainte, les entretient de part et d'autre. Notre bonheur ne dépend que du choix : cessons donc de vouloir toujours citer les siècles passés, et voyons même que ces siècles s'accusaient eux-mêmes, pour regretter ceux qui les avaient précédés ; écoutons *Marot*, ce *Cujas* du barreau d'amour.

Au bon vieux tems un train d'amour regnait,
Qui sans grand art et dons se démenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde ;
Car seulement au cœur on se prenait.
Et si par cas à jouir on venait
Vingt ans, trente ans, cela durait un monde
Au bon vieux tems.
Ors est perdu ce qu'amour ordonnait,

Rien que pleurs feints, rien que changes, on n'oit
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde ?
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi que l'on menoit
Au bon vieux tems.

Léons a bientôt atteint le lieu où réside la troupe de Stéphano ; à deux milles de l'endroit où il a laissé le détachement, l'on voit les débris d'un temple : c'est parmi eux que l'on trouve l'entrée de la caverne : à travers les ronces et les herbes déchirantes, Léons s'avance et gagne un chemin plus court : il suspend sa marche, croyant avoir entendu des cris, des chants : il monte sur le socle ou sur les débris d'un fronton, une nuée d'oiseaux de proie prend son vol ; la couleuvre, entre les colonnes et les bruyères, siffle et s'échappe ; le croassement des animaux

aquatiques des marais voisins, répondent seuls à ces sons aigus : là, dans ce lieu horrible, la nature déchirée, bouleversée par les antiques travaux des hommes, semble regretter d'avoir travaillé pour eux.

Léons écoute, tout est dans le silence, et ce silence laisse entendre dans son cœur le cri du remord. O mon Dieu ! s'écrie-t-il les larmes aux yeux, et portant ses regards vers le ciel étincelant des feux les plus purs ; ce n'est pas pour moi que je t'implore, je ne suis pas digne de prétendre à tes bienfaits; mais vois Euphémie condamnée à passer dans les entrailles de la terre ; une vie que tu ne lui as pas donnée pour toujours souffrir : vois un père dont le front sillonné par les ans, lève vers toi ses mains suppliantes ; elles sont pures ses mains ! le cœur de sa fille est resté digne de toi !...

Les sons d'un chalumeau l'interrompent, et ces sons cadenceés remplissent le vaste silence de ce désert... il écoute de nouveau ; eh quoi ! dit-il, l'innocence se livre à la gaîté près de ces antres infernaux, où veille le crime....! malheureux, vos chants joyeux appellent la mort ! il porte les yeux au loin et apperçoit un feu qui lui laisse voir des personnes qui dansent : il descend, fait quelques pas et croit distinguer aux vêtemens les compagnons de Stéphano.... il s'avance encore, il ne peut en douter. Quoi ! ici bas le crime se plonge au sein des plaisirs ! quels sont donc ceux réservés pour la vertu?

A peine a-t-il fait trente pas qu'il entend crier d'une voix étouffée : grace ! grace ! Léons tire son épée, s'avance vers le lieu d'où les plaintes partent, et sans réfléchir au danger

qu'il court, s'élance sur un homme qui en tenait un autre, qu'il s'efforçait d'étrangler avec une corde passée à son col; il avait un genou sur sa poitrine, Léons le renverse à terre, le tient terrassé, en lui présentant la pointe de l'épée; l'autre se relève en même tems, défait la corde fatale, et ayant respiré, tire son sabre, fond sur son ennemi et lui abat la tête, et dit à son libérateur: Vous ici Léons! et vous m'avez sauvé la vie! venez, ou vous êtes perdu. Léons veut l'interroger. Suivez-moi, le plus loin possible, je vais vous instruire; je suis Szliffer.

Léons, à ce nom, a reconnu un des compagnons de Stéphano, il frémit et dissimule: ces chants, ces danses, lui dit le brigand, en s'éloignant avec lui, sont pour célébrer le retour de Stéphano. — De Stéphano!

—Oui, de Stéphano; et son hymen avec Euphémie. — Avec Euphémie! ô ciel.... — Qui doit se faire demain. — Demain! — Oui; Stéphano vous accuse de l'avoir trahi, ainsi que nous; il a été arrêté et mis dans les fers, et vous avez été son accusateur: il s'est sauvé, et à son retour il nous a fait jurer votre mort: on vous attend ici depuis quelques jours: fuyez, je vous dois la vie, qu'un de nos confrères voulait m'arracher, pour savoir le lieu où j'ai caché mes dernières parts de butin que j'ai eues: il ne savait pas, le scélérat, que je n'ai pu me résoudre à faire ce vil métier, que parce que j'ai été ruiné par les révolutions qui ont accablé ma patrie; il ne savait pas que, si j'eusse été seul, j'aurais préféré la mort ou la misère la plus affreuse; mais, hélas! un père âgé, une sœur

infirme, une femme chérie et trois enfans au berceau; voilà, voilà la cause de cette abominable vie que j'ai menée; mais tu le sais, Léons, mes mains n'ont jamais versé le sang qu'à corps défendant : je n'ai jamais pillé ces côtes : j'ai toujours servi les corsaires, et je n'ai entré avec Stéphano que parce qu'il m'avait promis d'armer deux bâtimens, dont le commandement me serait confié : pars Léons, pars, et je suis quitte envers toi. — Léons atterré par la nouvelle du retour de Stéphano avait à peine entendu le commencement du discours de Szliffer ; mais ces dernières paroles l'avaient tiré de cette léthargie ; oubliant le danger qui le menaçait, tout entier à celui d'Euphémie, il conçut un doux espoir. — Quitte envers moi, dis-tu, Szliffer ; — Sans doute, cependant

la reconnaissance (1) n'a pas de bornes. — Je le sais. — Eh bien ! si tu es pauvre.... — Eh bien ! — Viens avec moi ; — Explique toi : — Tu dis que tu as une femme ? — Oui. — Des enfans ? — Oui, et que je compte revoir bientôt ; depuis vingt ans, ils igno-

---

(1) Reconnaissance, ô sublime vertu, tu es celle que l'homme seule outrage ; où les animaux refusent par crainte les services de l'homme, où s'ils les ont reçus, jamais ils ne l'ont payé d'ingratitude. Dans le cirque de Rome, le lion reconnaît le bienfaisant Endroclès qui a pansé sa playe dans les déserts de l'Affrique.

On lit dans l'almanach littéraire de 1778, le trait le plus curieux de reconnaissance.

Une femme de distinction déjà avancée en âge, vivait sur un petit bien aux environs de Nantes ; elle y passait toute la belle saison, et revenait ensuite à la ville. Cette dame aimait beaucoup les abeilles : elle en avait

rent ce que je suis devenu, ce que je fais, et ils l'ignoreront toujours : je vends mes parts de prises aux barbaresques, et j'en faits passer le montant à ma famille par une main inconnue. — Eh bien ! Szliffer ; je puis, si tu le veux ajouter encore à ta fortune : —Non, je suis las des crimes que je

---

une grande quantité à sa campagne, et prenait un plaisir infini à leur procurer toutes les petites douceurs propres à ces insectes.

Dans les derniers jours de mai, une maladie la fit retourner à Nantes, où peu après elle mourut. Toutes les abeilles sont venues de la campagne, et se sont rassemblées sur son cercueil, qu'elles n'ont abandonné qu'au moment de l'inhumation. Un voisin de la dame, s'étant apperçu de l'arrivée de cet essaim, et sachant qu'elle avait à sa maison des champs, un grand nombre de ces petits animaux, s'y est rendu promptement, et y a trouvé les ruches entièrement désertes.

vois commettre ; cet or que j'ai, m'a coûté le repos de ma vie ; mais je verrai une fois mes enfans, et après j'irai dans un cloître expier mes erreurs.—O providence que tes bontés sont grandes, s'écrie Léons ! Eh bien Szliffer, fais le premier pas vers le bien ; j'ai une bonne action à te proposer : —Une bonne action...! volontiers ; mais comment... Toi Léons qui...— Je sais tout ce que tu peux me dire ; mais le tems presse, vingt mille francs et une bonne action, vois Szlifter. — C'est tout vu ; la bonne action et pas d'argent. — Eh bien ! apprends que non loin d'ici se trouve un détachement considérable qui nous cerne. — Stéphano n'avait donc pas tort en t'accusant ;—non : — tant mieux, car j'avais de la peine à me livrer à toi.—Il me répugne de livrer tous ces brigands au supplice.

—Non pas à moi, le premier retour à la vertu, Léons, doit être marqué par la haine du vice; oui je guiderai et commanderai, si l'on veut, la partie du détachement qui attaquera. — Dis moi, sais-tu où est Euphémie. — Oui. —Peut-on la délivrer sans l'exposer aux dangers d'un combat? — Oui, Léons, on peut la délivrer; et pour cela, nous deux nous suffisons. Suis moi et avant un quart d'heure elle est entre tes mains.

Ils reviennent sur leurs pas et prennent la route des dernières ruines que Léons avait quittée ; en chemin, Szliffer lui apprend que Stéphano est embarqué depuis hyer pour traiter d'une affaire considérable avec les barbaresques, qui l'attendent à douze milles en mer : qu'il ne doit revenir que le matin pour épouser Euphémie; que le mariage doit être célébré par

un prêtre qu'il a amené lors de son retour ; que les brigands échauffés par le vin sont tous dehors pour la fête qu'ils veulent donner à leur chef; que la prisonnière n'est gardée que par un seul homme. Laissez-moi faire Léons, ajoute Szliffer, je réponds de tout.

Ils sont arrivés ; ils entrent dans ce souterrain, dont tous les détours sont connus de Szliffer, qui s'assure d'abord qu'acun des brigands n'est rentré. Après cette précaution il conduit Léons au cachot d'Euphémie ; le scélérat qui en garde la porte croit que Szliffer vient prendre saplace, il lui offre un verre de vin : volontiers, dit Szliffer, à ta santé, il boit, et aussitôt après il l'étend à terre d'un coup de sabre. Il s'arme ensuite d'une hache, Léons imite son exemple, et en moins de cinq minutes la porte tombe

en débris, ils entrent : Euphémie épouvantée des derniers cris du brigand immolé, des coups redoublés sous lesquels la porte a cédé, est sans connaissance, Léons veut lui donner des secours. Laissez, laissez, Léons, elle reviendra dans un autre moment, dit Szliffer ; il la saisit dans ses bras vigoureux et sort avec sa proie. Léons le suit, le relaie en route ; ils ont déjà fait un mille ; mais le ciel qui s'était obscurci fut cause qu'ils se trompèrent de chemin : leurs forces s'épuisent ; Euphémie est rappelée à la vie par les secousses du transport et le contact de l'air ; ils sont forcés de s'arrêter ; Léons rassure cette infortunée au nom de Salceti ; le bonheur de se voir libre lui donne du courage, mais le courage n'a pas assez de forces. Un rocher qui s'élève parmi des ronces, leur paraît offrir un asyle salutaire ; Szliffer avec son sabre

fraie un chemin jusqu'au roc, et y dépose Euphémie ; je garde ce dépôt sacré , dit-il à Léons ; vous, partez pour aller chercher son père et ses amis. Léons n'a plus rien à craindre, le plaisir d'avoir sauvé Euphémie lui donne des forces nouvelles, il part donc avec assurance.

Cependant ces contrées lui sont inconnues, le jour paraît, il prend divers sentiers espérant bientôt découvrir les ruines ; forcé de côtoyer un bois, il s'occupe de distance en distance à faire des remarques qui lui servent à reconnaître le lieu où il a laissé Euphémie. Il allait tourner ce bois, lorsque deux hommes s'avancent vers lui à vingt pas. L'un d'eux a reconnu Léons : traître, lui crie-t-il, bas les armes ou tu es mort. La mort n'a rien d'effrayant pour Léons, qui a vu dans ces deux hom-

mes deux des complices de Stepnano; il peut les combattre, mais s'il succombe... Euphémie a besoin de son secours; Salceti, Zanubio attendent de lui leur bonheur ; le tems est précieux ; il part comme un trait et s'élance dans une route qui est sur sa droite ; deux coups de fusils lui sont tirés par les brigands ; mais le ciel a détourné les coups qui se perdent. Léons est déjà loin ; il gravit une montagne avec la rapidité du cerf qui fuit l'impitoyable chasseur; parvenu à la cîme, il s'arrête, regarde en arrière, examine s'il est poursuivi, voit qu'il est seul, prend haleine, regarde autour de lui ; une plaine immense, la mer au loin, voilà tout ce qui l'entourre : il baisse les yeux avec douleur, se croit égaré ; mais en les ramenant vers lui, au bas de la montagne, il apperçoit les ruines

les arbres, les ronces qui dérobent à ses regards l'escorte de Philippe; mais hélas! pas de chemin, il faut revenir sur ses pas, prendre peut-être un long circuit, où il faut braver le précipice. La nécessité, a-t-on dit, fut de tous tems la mère de l'industrie; la mère du courage, n'est-ce pas la vertu?

Léons coupe avec son épée les herbes qui l'entourent, en forme plusieurs bottes qu'il attache autour de son corps, avec les lambeaux de sa chemise, de sa cravate et de son mouchoir: alors invoquant le ciel, et s'approchant des dernières limites du rocher il se laisse rouler; quelques buissons qui ont sçu se faire jour dans les fentes du roc, ralentissent de tems en tems sa chute, et il parvient au bas de la montagne, sans avoir éprouvé aucune graves blessures. Il

entre dans les ruines, il appelle : l'écho seul répond à sa voix ; il avance encore : ô douleur ! ses cris seuls répondent encore à ses cris : il parvient au lieu même où il a laissé Philippe ; quelques débris de viande, des vases de fer-blanc qui contenaient les boissons, lui certifient qu'il ne se trompent pas ; mais personne : il s'avance sur le chemin, rien ; une vaste solitude, un silence effrayant l'entourent, il ne sait que faire, que devenir : où sont ses nouveaux amis...? pourquoi ne l'ont-ils pas attendu ? Euphémie allait leur être rendue ; hélas ! elle sera perdue de nouveau pour eux : à peine a-t-il accordé quelques minutes à ces cruelles réflexions, qu'il croit entendre du bruit derrière lui ; il se retourne et voit à cinquante pas des hommes armés ; doit-il fuir, non, plutôt mourir ; il

n'aura pas au moins la douleur et la honte de se voir soupçonner, condamner peut-être par Salceti : il s'avance et reconnaît quelques momens après son ami de Pestum, qui était suivi de près de cinquante personnes ; il s'élance vers lui, se précipite dans ses bras, et déclare à son ami que rien n'intimide, qu'il faut attaquer les brigands qui se livrent à la joie et qui sont pris de vin. Ceux qui s'étaient volontairement joints à cet ami témoignent le regret d'être encore si éloignés ; on double le pas, et en peu de tems ils ont atteint la retraite des brigands.

Non loin d'elle plusieurs corps morts, parmi lesquels se trouvent deux soldats du détachement accordé à Salceti, indiquent à Léons qu'ils ont été attaqués : il poste la troupe près des issues, mais sans trop la di-

viser, de peur de l'affaiblir, et suivi seulement de son brave camarade et de dix autres, il descend dans le souterrain; des coups de pistolets se font entendre; un seul d'entr'eux remonte pour prendre du renfort: pendant ce tems Léons a pénétré jusqu'au lieu du combat; Salceti, malgré son âge, se défend contre trois hommes et tâche de sauver la vie à Lorenzo étendu à terre et baigné dans son sang. Léons et ses amis les ayant bientôt terrassés, se portent plus loin: ils voient Visconti à genoux, tenu par les cheveux et un brigand qui veut le frapper d'un coup mortel; Léons l'ajuste, Visconti qui le voit, s'écrie: arrêtez Léons, c'est mon fils; mais le plomb fatal est parti; et Stéphano tombe mort aux pieds d'un père qui pardonnait encore au parricide.

Bientôt la caverne est fouillée dans

tous ses détours ; les uns ont fui, et les autres sont morts. Salceti, Philippe, Visconti qui ne peut donner des larmes à un monstre, et Zanubio, se réunissent embrassent Léons et vont au secours de Lorenzo, dont la blessure n'était dangeureuse que parce qu'elle était au poignet droit, et l'avait mis hors de combat : parmi les jeunes gens qui avaient suivi l'ami de Léons se trouvait un chirurgien qui pensa sa blessure; pendant ce tems Léons part avec Salceti, Zanubio et deux amis, après s'être donné rendez-vous aux premières ruines, laissant à Philippe et à Visconti le soin de veiller sur Lorenzo.

Léons retrouve facilement le roc, il s'élance rapidement dans le sentier pour prévenir Euphémie; mais hélas le sort a-t-il résolu qu'il ne pourra pas achever son entreprise! quel coup

pour ce père infortuné, pour cet amant si tendre : Salceti, Zanubio l'ont rejoint, sa douleur leur apprend assez qu'Euphémie n'est pas là; les ronces que Szliffer a abattues sont ensànglantées, pas de doute que les brigands qui sont parvenus à se sauver n'aient découvert cette retraite, et que ... ou plutôt Szliffer n'a engagé Léons à le quitter que.... mais non, quel intérêt aurait-il eu a détruire et perdre le fruit d'une action qui le rendait à sa famille: mille idées sinistres déchirent l'ame de Salceti, il invoque la mort... Léons, Zanubio voyent encore plus loin du sang, ils en suivent les traces en entraînant avec eux Salceti: ces traces les forcent de suivre un sentier; le sable en est très-léger, très-fin; il leur laisse voir la marque de pieds de femme; ils distinguent aussi des pas d'hommes, le

sang est quelquefois sur ces derniers pas, et nulle part sur les premiers: l'espoir renaît dans leurs ames, enfin ils arrivent aux ruines, lieu du départ et du rendez-vous, en trouvant toujours de tems en tems des traces ensanglantées. Ils appellent Euphémie: une voix répond... quelle voix! elle a retenti au cœur de Zanubio, qui s'élance; il est dans les bras d'Euphémie qui cesse de prodiguer ses soins à Szlifler. Quel tableau! le coupable est rappelé à la vie par la vertu; il est soigné par les mains de l'innocence et de la beauté! et ce coupable a des droits à ces soins généreux!

Salceti n'a pu suivre Zanubio; appuyé sur Léons, il se traîne: la nature est affaiblie par tant de secousses diverses; mais sa fille vit, il a entendu sa voix, Euphémie, sa chère Euphémie, la seule consolation de sa vieil-

lesse va lui être rendue : il s'arrête, cherche dans cette idée des forces pour supporter tant de bonheur; enfin la crainte qu'il a eue de ne plus la voir, lui donne le courage de s'avancer et de la rejoindre. Elle accourait vers lui, il la voit, ses bras s'ouvrent et Euphémie est sur son sein : malgré ce délire, cètte yvresse qui l'enchaîne sur le cœur paternel, Euphémie s'en arrache; effort pénible! mais la reconnaissance impose silence à la nature, elle en exige ce cruel sacrifice, la nature cède; ah! mon père, secourons mon libérateur, dit la sensible Euphémie; ils vont trouver Szliffer qui voyant Léons, lui prend la main; va Léons dit-il, l'aisse couler mon sang; jamais blessure n'a fait autant de bien; quel frais je respire! quel calme! moment de délices, je ne puis

tě payer assez chèrement. Léons lui impose silence, et aidé de Salceti lui prodigue ses soins.

Zanubio part alors pour la caverne, et rejoint la troupe qui revenait avec trois prisonniers et un riche butin; on avait fait un brancard pour Lorenzo, et les jeunes-gens avaient disputé aux militaires le plaisir et la fatigue de le porter. On arrive au lieu où est Euphémie, on y fait une halte. Szliffer dont la blessure est dangereuse est mis dans la chaise; Léons a eu le tems de prévenir Philippe sur lui, et on fait prendre les devants au détachement de la troupe réglée qui conduit les trois prisonniers, afin qu'il ne voyent pas et ne reconnaissé pas Szliffer, qu'ils auraient sans doute dénoncé à la justice. Léons monte dans la chaise avec Szliffer, de qui il apprend, qu'une heure après son dé-

part, étant sorti du tas de ronces et de bruyères qui cachait un côté du roc, pour voir si l'on venait chercher Euphémie, il avait été vu par deux de ses anciens camarades, qui l'avaient interrogé sur son écart de la caverne : que leur ayant répondu d'une manière brusque, ils avaient voulu pénétrer dans le taillis, qu'il s'y était opposé ; alors ayant été forcé de se défendre, il avait blessé, d'abord le premier, qui avait fui, et resté seul avec l'autre il l'avait désarmé mais en même tems reçu un coup de pistolet dans la cuisse : heureusement ce brigand n'ayant plus de quoi faire feu, et son sabre s'étant cassé au désarmement, il avait à l'exemple de son camarade pris la fuite ; qu'alors ne croyant pas cette retraite sûre pour Euphémie, il avait au risque de lui donner de l'inquiétude, dirigé avec

Euphémie ses pas vers Pestum, et qu'enfin, ne pouvant plus aller, il s'était arrêté dans ces ruines, en conjurant Euphémie de fuir vers la ville, dont il lui montra la route; mais cette fille trop sensible, n'écoutant que son courage, avait préféré lui prodiguer les plus tendres soins.

On arriva vers la nuit à la ville, où tout le monde se réunit pour faire un repas. Le lendemain fut consacré au repos, et pendant ce tems on eut pour Szliffer les soins les plus marqués. La blessure de Lorenzo ne donnait aucune inquiétude depuis la levée du premier appareil, et les trois brigands furent livrés aux mains de la justice. Ensuite Philippe négocia et obtint la grace de Léons qui vit avec surprise et attendrissement son père qui venait lui-même assurer à son fils le pardon de ses erreurs. O ten-

dresse parternelle, de tous les sentimens qui émeuvent l'ame, tu es sans contre-dit, celle qui a le plus d'étendue, celle qui fait le plus de sacrifices !

Jeunes gens, pourquoi la méconnaissez-vous si souvent? vos premiers pas dans le monde, sont des fautes sans doute; la tendresse paternelle éclairée par sa propre expérience, a prévu que tous ses soins ne pourront empêcher toujours quelques écarts, dont le tems seul peut nous détourner; elle les guette, elle vous épie; sentinelle vigilante, elle voit le précipice, caché par les fleurs, que la volupté, l'étourderie et les plaisirs sèment; sa main est-là, elle vous l'a souvent indiqué; mais vous l'avez détournée, ou vous avez attendu les ténèbres des passions pour échapper à son œil actif; les premiers pas sont faits,

comment rétrograder? c'est une fille sans mœurs qui vous captive ; c'est le jeu qui vous a enlevé la somme nécessaire à vos menus plaisirs ; c'est une dette contractée ; mais vous n'êtes pas encore l'esclave de cette femme, le jeu n'a pas encore corrompu, dégradé votre cœur, et la dette est légère : allez, volez dans les bras de votre famille ; mais la honte enchaîne vos pas ! que la nature, la piété filiale brise ces chaînes... vous ne pouvez vous en dégager ? la crainte vous retient ! vous avez vaincu celle de mal faire, sachez vaincre la honte de bien faire ; vous touchez à la porte de la maison paternelle, votre main tient le marteau,... vous vous arrêtez parce que la voix d'un père a frappé vos oreilles ! vous allez fuir, arrêtez insensés que l'âge rend si interressans, arrêtez un moment ; que dit votre

cœur? il est atendri; votre tête seule, votre orgueil, voilà les obstacles! une leçon, une remontrance, voilà ce qui vous éloigne! et pour une contrainte de cinq minutes, vous allez payer un père tendre de la plus infâme ingratitude : de l'ingratitude envers un père qui irait peut-être au-devant de vous: volez dans ses bras, ouvrez-lui ce cœur, voyez ses yeux, lisez-y votre pardon; ah! si vous pouviez deviner le sentiment qui l'agite; vous êtes à ses pieds, et s'il osait, c'est lui qui vous remercîrait de la confiance que vous lui accordez.

Léons connait ce bonheur et va dans le sein de sa famille chercher l'oubli de ses fautes et jouir de son retour à la vertu.

CHAPITRE XVII.

Reconnaissance de Philippe, de Salceti. — Histoire de Szliffer.

Souvent le sort dit-on, aveuglément nous
guide.
Il appelle sur nous, quelque fois tous les
maux,
Tel est de tout méchant le langage perfide;
Quand il veut excuser ses torts et ses défauts.

PHILIPPE et ses amis passèrent dix jours à Pestum; ayant vendu dans cette ville deux diamans d'un prix considérable, fit un magnifique présent à Léons et à son ami. Il engagea le premier à venir à Rome, se livrer à l'étude du barreau qui était son premier état auquel il s'était destiné. Léons accepta cette proposition avec plaisir, d'autant plus qu'il n'était pas

connu dans cette ville, mais seulement à Naples, théâtre de ses folies et le berceau de ses vices. Il obtint facilement le consentement de son père. avant de partir, Philippe voulut donner à Szliffer dont la blessure allait mieux, une preuve de la reconnaissance de Salceti, il fut avec ses amis le voir.

Szliffer, lui dit-il, vous savez les circonstances qui ont forcé Léons à nous dévoiler votre secret : notre reconnaissance n'en est pas affaiblie, ce sentiment remplacera celui de l'amitié qui ne peut exister entre nous : cependant l'intérêt le plus vif nous animera toujours pour vous; par-tout où vous irez, quelque soit votre sort, vous pouvez vous adresser à qui vous voudrez de nous; votre cœur a erré, la cause de vos erreurs ne peut-être excusée par ses motifs, ce-

pendant elles en sont atténuées; votre repentir, votre action courageuse vous préparent la paix et le repos de la conscience; l'éternel pardonne, c'est sa première essence. Excusant le coupable Szliffer, il ne verra que le père de famille, que l'époux tendre et le sauveur de la vertu opprimée: permettez que nous contribuions au bonheur de ces enfans qui vous ont coûté de si cruels sacrifices; acceptez ces trente mille livres en traites sur la première maison de banque de Rome; elles seront payées à vue.

Seigneur, répondit Szliffer, je puis à peine vous témoigner combien je sens le prix de votre noble procédé; c'est à Szliffer qu'il était adressé, mais il n'est plus ici; le coupable a fait place à l'infortuné Mendoce. — Mendoce, reprend Philippe! — Oui seigneur, j'ai servi votre cause, et j'ai

resté parmi les morts, lors du combat, où votre courage et votre fortune ont été obligés de céder à l'étoile heureuse qui protégeait Médicis. Daignez écouter le récit de mes malheurs; en déposant mes secrets au sein de la tendre pitié, je pourrai peut-être, malgré mes fautes, non acquérir un droit à cette amitié que vous me refusez, mais vous engager à me plaindre, en cessant de me mépriser. Je suis né d'une des meilleures famille de Séville, je n'ai quitté le lieu de ma naissance que par l'évènement que je vais vous raconter. Ma vie n'est pas indigne de votre curiosité ; et quoi qu'elle ne puisse me rappeler que les idées les plus tristes, il est pourtant bon que j'y pense souvent et que je cherche dans la cause même de mes malheurs quelque sujet de consolation.

« A vingt-six ans je devins amoureux d'une des premières filles de Séville, et sans contredit de la plus belle, et de la plus aimée ; on me préférait à tous mes rivaux, et avec de grands biens, j'étais près d'obtenir une personne que j'adorais. Jugez quel était mon bonheur ? sa famille approuvait mes démarches et mon amour : on me regardait déjà dans la maison paternel, non comme un amant, mais comme un fils de la maison ; lorsqu'un jour nous étions à la campagne, et que je me promenais dans un petit parc, j'entendis qu'elle parlait fort doucement avec quelqu'un ; il était près de la nuit : comme je crus remarquer de l'émotion dans le son de sa voix, je m'approchai d'un cabinet de feuillage, d'où la voix paraissait partir ; j'écoute : hélas ! il est en nous un certain pressentiment,

auquel les uns accorde trop et les autres pas assez. Mon cœur était serré, ma respiration gênée, ne pouvant, n'ayant pas lieu de soupçonner le mal, cependant je le pressentais; en effet j'entends ces mots; *oui je t'aime pour la vie:* ai-je bien entendu? c'est sa voix : j'écoute de nouveau; de nouveau j'entends très - distinctement ces paroles; *non vous le dis-je, tant que l'amour ne vous traitera pas plus mal, vous aurez tort de vous plaindre; soyez sûr que je n'épouserai jamais Mendoce, et que je ne consentirai à être sa femme, qu'en cas que tu m'abandonnes, ou que notre intelligence ne m'oblige à avoir recours à un mari.*

Jugez quelle fut ma surprise: je ne puis calmer le premier moment d'une juste indignation, j'arme ma main d'un poignard, mais l'amour parle

encore à ce faible cœur ; je m'approche davantage, et au travers d'un carré du treillage moins garni que les autres, je vois Léonore ayant la tête appuyée sur la poitrine d'un simple estafier, dont la main reposait dans son sein ; une partie de ses vêtemens sont en désordre et indiquait assez sa trahison, comment peindre ce qui se passa en moi, dans cet instant ; tout ce que la rage peut faire sentir de plus cruel, je l'éprouvai : je m'assieds par terre, et j'entends ma perfide, répéter avec mille sermens, qu'elle ne cesserait d'aimer cet homme, soit qu'elle pût toujours n'être qu'à lui, soit que son sort la força d'être à quelqu'autre. L'estafier l'exhorta à ne pas manquer à ses sermens, et après lui avoir tenu de moi des discours injurieux, il voulut lui prodiguer de tendres caresses. Ne pouvant

alors contenir la rage qui me dévorait, je m'élançai dans le cabinet, le poignard à la main ; l'estafier fuit aussitôt et se dérobant à ma vangeance, livre lâchement à mes coups l'objet de son amour : mes regards furieux s'arrête sur elle, je vois pour la première fois ses charmes sans être attendri ; la réflexion suspend mon bras ; elle tombe à mes genoux, cherche encore à m'en imposer ; mais mon cœur révolté, mon orgueil outragé sont les sauve-gardes contre ma raison ; pas de pitié pour elle, mais aussi plus de colère ; l'état d'abaissement, de crainte auquel elle est réduite me satisfait, et le mépris, le mépris le plus absolu suffit à mon indignation ; je la laisse sans daigner lui parler ; je cours vers l'écurie, je donne ordre à mon domestique de seller mes chevaux et je pars pour Séville : l'effort que j'ai fait

l'assaut pénible et humiliant que j'ai supporté, l'outrage que j'ai dévoré, me forcent de me mettre au lit; en vain je cherche le repos, il a fui. Le désespoir et les transports qui m'agitent ne me permettent pas d'y rester. Je me lève peu de tems après, et suivi seulement d'un seul domestique, je remonte à cheval, je sors de la ville et je marche sans savoir où j'allais, jusques enfin accablé de lassitude et de douleur, j'arrivai dans un village dont j'ignore le nom, et je me couchai sans vouloir prendre aucune nourriture.

A peine fussé-je au lit, que je répandis un torrent de larmes, le sommeil me surprit en cet état. Ce sommeil ne dura guère; interrompu par des agitations subites, l'image de mon malheur me réveilla d'abord. Je ne me sentis ni fatigué, ni affaibli, je ne

sentais que mon désespoir: je me lève, je fais lever mon valet et je prends le chemin de Madrid où j'espérais que l'éloignement et la dissipation soulageraient ma douleur. A peine y fus-je arrivé que je tombai si dangereusement malade qu'on désespéra de ma vie, et lorsque je commençai à me porter mieux je reçus une lettre du père de ma perfide; elle est, malgré le tems, encore présente à ma mémoire. *Je suis si surpris de votre procédé*, me disait-il, *que je ne sais ce que je dois penser de vous. Après les marques d'amitié et de distinction que je vous ai donné, en vous accordant ma fille, je ne me serais jamais attendu à une pareille manière d'agir: justifiez-moi votre conduite. Et songez à qui vous avez à faire.*

Cette lettre me jetta dans un grand embarras; j'aimais et je respectais le

père de cette indigne fille; et cette amitié jointe aux égards qu'on doit toujours avoir pour les femmes, m'inquiétait fort sur la manière dont je me justifierais, sans découvrir l'infamie, de cette détestable personne; pendant quelques semaines que je laissai écouler en méditant ma réponse, deux cavaliers de Séville arrivèrent à Madrid : Ils vinrent me voir, et ne me parlèrent d'abord que de choses indifférentes; mais dans une seconde visite, ils me dirent que je n'ignorais pas qu'ils avaient été amans de Léonore, qu'ils venaient pour la venger et se venger eux-mêmes du mépris que je faisais d'elle, après avoir été préféré à tous mes rivaux (1).

---

(1) Ce trait ne doit pas paraître extraordinaire à ceux qui connaissent le caractère es-

Qu'elle espèce de vengeance voulez-vous, leurs dis-je, m'assassiner ou vous battre en braves gens? Nous voulons, me répondirent-ils, vous voir l'épée ou le pistolet à la main quand et où il vous plaira.

---

pagnol: des français plus sages, eussent oublié la perfide. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici le parallèle du français et de l'espagnol ; ce sont les deux peuples qui offrent la plus parfaite antipathie.

Le français est aussi changeant que l'air qu'il respire, aussi léger que les vents qui le ballotent. L'espagnol, aussi constant que son ciel et ses saisons. Le français, froid, humide comme la terre qui le porte, est blanc ; l'espagnol, chaud et sec comme la sienne, est basannée.

Le français est gai, franc, hospitalier, libéral, religieux, sans minutie, bon cavalier; mais volage; plein de boutades, jaseur, médisant de sa nation chez l'étranger ; incapable de

Eh bien! messieurs, leur répondis-je, demain à huit heures du soir nous nous trouverons, s'il vous plaît, sur le chemin d'*Arranjues*, d'où nous nous

---

patience dans la faim et les autres incommodités, se battant bien du bras, non de la tête et avec plus de férocité que de conseil. L'espagnol est mélancolique, dissimulé, avare, superstitieux; importun en civilités; mais constant, posé, taciturne, et ne démorderait pas dans le ciel même, des prérogatives de sa nation. Il est bon fantassin, endurant et faisant plus par ruses qu'à force ouverte.

Le soldat français se fait craindre en entrant, jure, tempête: deux heures après, il est ami de la maison. Le soldat espagnol use de politesses en arrivant, remarque toutes les commodités du lieu, et c'est à sa sortie qu'il fait son coup.

Le premier est assez bel homme, le second est petit. L'un est châtin de couleur; l'autre noir. L'un porte les cheveux longs, l'autre

écarterons selon que vous le jugerez à propos. Ils acceptèrent l'offre; et le plaisir de me faire tuer ou de me venger sur ces rivaux, de la scéléra-

---

très-courts. Le français mange beaucoup, vîte, se fait servir le bouilli le premier, met l'eau sur le vin, parle beaucoup à table, et se promène après le repas : Autant de contradictions avec l'espagnol, qui mange peu et lentement, qui commence par le rôti, qui met le vin sur l'eau, et ne dit mot à table, et s'assied après le repas, s'il ne dort.

Le français, à pied ou à cheval, va vîte et ses laquais le suivent; l'autre va posément, et ses valets le précèdent. Un français, pour appeler quelqu'un, hausse la main et la ramène vers son visage. Un espagnol baisse la sienne et la rabat vers ses pieds ; un pauvre français demande l'aumône avec soumission ; un picaro d'espagne, avec gravité, s'il ne passe jusqu'à l'arrogance. Le français en nécessité ne vend que jusqu'à sa chemise ; c'est la première chose dont l'espagnol se défait.

tesse de ma perfide, me fit sentir tant de force que j'oubliai que j'avais été malade. Le lendemain venu, nous nous batîmes, ils tirèrent au sort qui se batterait le premier; le monstre pour qui ils venaient me trouver, devait être le prix de celui qui me tuerait. Le premier combat se fit à l'épée, et j'eus le malheur, d'abord de jeter mon ennemi sur le carreau : le second combat se fit au pistolet, et mon autre ennemi eut le bras droit cassé, la balle coulant vers la poitrine, et pour comble de disgrace son cheval ne se sentant plus de bride, s'emporta et traîna dans un champ pierreux son maître renversé et dont une jambe était engagée dans l'étrier.

Comme la nuit avançait, que d'ailleurs nous n'avions de témoins que nos valets, j'envoyai le mien chercher une litière, et ayant fait mettre

dedans les deux cavaliers, je les fis transporter dans ma maison; j'étais sûr de mon hôte et de mon valet, je leur dis de ne point laisser sortir les domestiques des deux autres, que le lendemain : et pendant qu'on fit venir un chirurgien, je fus chez un notaire dresser une procuration pour autoriser un de mes amis à vendre tout ce que j'avais à Séville. Je lui envoyai cette procuration que la bonne foi du notaire voulut bien antidater de cinq ou six jours, à la considération de quelques ducats. Mon ami en fit si bon usage que tout mon bien fut en sureté deux jours après qu'il eut reçu mes lettres. Pour moi, je partis dès le lendemain de Madrid, après avoir pris avec mon hôte les mesures nécessaires pour lui éviter des affaires et à moi aussi. Je fus chez un autre de mes amis, qui

demeurait à une journée de Séville : je me tins, là, sous l'incognito pendant quelque tems, et dans un accablement qui me rendait comme stupide : enfin après avoir embrassé trois de mes fidèles amis, et répandu dans leur sein un torrent de larmes, sans qu'ils pussent tirer de moi autre chose que des phrases sans suite et sans ordre, je partis pour la Sicile. Je m'en allais déguisé par des chemins de traverse, et changeant souvent la direction de ma route ; car malgré mes précautions, l'affaire de Madrid était découverte.

Un soir que j'étais arrivé fort tard dans un cabaret; mon valet allant à l'écurie, entendit deux hommes dont l'un dit tout bas à l'autre, *ne serait-ce pas lui?* et dès qu'il fut entré dans l'écurie, ces deux hommes y entrent aussi, il observa que sans faire sem-

blant de rien ils l'examinaient. Mon valet ne douta pas que ceci ne me regardat. Il m'en avertit, je songai d'abord aux moyens d'éviter les piéges qu'on voudrait me dresser; mon valet mit une servante dans mes intérêts; elle nous promit de nous faire sortir surement et de nous donner un guide pour nous conduire à *Catos:* elle nous tint parole, nos chevaux et un guide se trouvèrent au bout d'une allée où cette fille nous conduisit. Le jour même, étant arrivés à *Vergos*, nous louâmes un vaisseau pour nous transporter à *Santa Cruce.* J'y séjournai trois jours, et le quatrième comme je sortais sur des chevaux de louage, mon valet reconnu les deux hommes qu'il avait vus à l'écurie; il me le dit et je m'en inquiétai fort peu, parce que j'étais sur des terres étrangères. Environ le milieu du jour, ayant mis

pied à terre dans une petite auberge
je fus dormir dans un beau verger
qui donnait sur le grand chemin.

A mon réveil, je vis passer quatre hommes bien montés et bien armés, dont deux paraissaient n'être que les domestiques des deux autres, et c'étaient les hommes en question. Je crus d'abord qu'ils allaient descendre dans la même hôtellerie et que là je pourrais les examiner de près, mais ils passèrent outre. Au bout d'une demi-heure de chemin, j'atteignis un bois qui bordait la route; à peine eusje dépassé les premiers pas, que je vis en deça du fossé qui sépare la route d'avec les arbres, les mêmes hommes dont deux tirèrent sur moi, avant de me dire une seule parole. L'un me fit une blessure à la poitrine, l'autre me manqua. La peur saisit mon valet qui s'enfuit à toutes jambes, et je me vis

environné de quatre hommes dont deux étoient armés de fusils et les autres de couteaux de chasse. Malgré ma blessure, je mis le pistolet à la main, et je courus à l'un des quatre, dans le dessin de me venger au moins sur lui, de la lâcheté de sa troupe ; Mais dans le temps que je lui lâchai mon coup, mon cheval m'emporta dans le bois, et m'ayant froissé contre un arbre, je sentis de si grandes douleurs dans la poitrine, que je tombai par terre.

J'eus pourtant encore assez de force pour me relever aussitôt, et m'aller poster derrière un arbre près d'un gros buisson. Là je fus joint par celui de la troupe sur lequel j'avais tiré ; priant les autres de ne rien faire, il dit qu'il voulait lui seul me faire voir ce que chacun d'eux valait. Le lâche voyait bien qu'il aurait bon marché de ma vie., mit pied à terre,

vint à moi l'épée à la main : je parai quelques coups, c'était tout ce que je pouvais faire; j'en reçus enfin un à la cuisse, et je tombai. Le scélérat sauta en même tems sur moi, me mit un pied sur la poitrine et me saisit des deux mains le poignet qui tenait mon épée, il me l'arracha, en me disant les injures les plus grossières, il me prit ensuite une bague, que j'avais au petit doigt de la main gauche ; et après me l'avoir ôtée, il m'enfonça ma propre épée dans le corps en me disant ; *rappelle-toi du cabinet de verdure, je suis cet amant d'Eléonore.* Alors je tombai sans connaissance.

Je ne sortis de cet état funeste que pour connaître une seconde fois l'amour, mais l'amour le plus pur, le plus vrai que puisse inspirer une femme vertueuse : hélas ! ce sont ses

vertus, cet amour, qui m'ont fait oublier le chemin de l'honneur pour soulager ses peines; mais n'anticipons pas, et vous verrez respectable Strozzi... Ici, philippe l'interrompit pour lui dire qu'il ne désirait être connu que sous le nom de Philippe.

En recouvrant l'usage de mes sens, je me trouvai dans un lit simple, mais excellent et qui annonçait la grande aisance. L'appartement était vaste et bien meublé, une garde veillait près de moi; mes blessures étaient pansées; j'interrogeai cette garde qui m'apprit que j'étais dans un château appartenant à une veuve fort riche, nommée Léonice, qui m'avait fait prodiguer les soins les plus tendres. Bientôt j'entendis un léger buit comme celui du frottement d'une étoffe; la porte s'entrouvre doucement; ma voix a été entendue, et je vois entrer

une jeune femme de vingt-deux ans au plus, mise avec simplicité, mais avec goût; un ruban blanc retient sur son front une belle chevelure noire, qui vient relever la blancheur d'un teint de lys sur lequel les graces et la pudeur ont posé une teinte rosée. Sa taille est svelte et sa démarche est noble : je vois en vous, lui dis-je, sans doute, madame, l'être bienfaisant qui a veillé sur les jours d'un être bien malheureux. Une femme perfide a causé mes malheurs, une femme sensible les adoucit; recevez, madame, les témoignages de reconnaissance que j'ai de vos bontés. Léonice, car c'était elle, me pria de mettre un terme à mes remercîmens, surtout pour une action fort ordinaire, ajouta-t-elle, et si vos blessures que le chirurgien ne regarde pas comme dangereuses, ne sont pas les seuls

maux que vous ressentiez, calmez-vous, et ne rendez-pas mes soins nuls par le trouble de votre ame : en effet je sentis que Léonore, ne méritant pas mes regrets, ne devait pas occuper un moment un cœur tel que le mien. Je repris courage et mes blessures se guérissaient. Léonice passait une partie de la journée près de mon lit : sa conversation était aussi agréable que son ame était belle ; cependant il perçait souvent dans ses discours, une injuste prévention contre les hommes ; je pensai qu'elle avait été également victime de l'amour ; comme ses charmes avaient fait impression sur moi, je cherchai le moyen d'obtenir un aveu : un jour je lui demandai d'abord quel hasard avait pu l'instruire de l'accident fatal qui m'avait donné l'entrée dans son château.

Etant sortie, me raconta-t-elle, après mon diner, pour aller à pied jusqu'au village qui dépend de ce château, et visiter selon ma coutume, tous les huit jours les pauvres habitans des environs, n'ayant, avec moi, que cette digne femme qui vous garde, je remarquai que mon chien qui avait pénétré dans le bois, en était revenu avec une sorte de crainte, il retournait vers le fossé, le traversait, jappait; je crus d'abord que c'était quelque petit animal qui en était la cause; je m'approchai du fossé; mon chien entre alors dans le bois, y reste quelques minutes, mais je l'entendis aboyer avec force, et tel qu'il le fait, quand un étranger entre chez moi. Nous fûmes à lui, bien loin d'imaginer que ce fut quelque chose de considérable, puisque ce petit chien allait et revenait sans recevoir aucun

mal, et que d'ailleurs, ce qui causait sa frayeur n'était pas à vingt pas du bord, derrière un gros buisson découvert de tous les côtés. J'avançai, jugez de notre frayeur en vous voyant étendu par terre, pâle, défait, et votre sang teignant l'herbe des environs. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, mes jambes cédérent sous moi : soutenue par ma compagne, la pitié l'emporta sur la faiblesse ordinaire à notre sexe, nous déchirâmes une partie de nos vêtemens, et avec de l'herbe fraîche, de la mousse, nous pensâmes de notre mieux vos blessures : mais ce secours me parut insuffisant. Il fallait trouver les moyens de vous faire transporter au château : laissant ma compagne près de vous, je sortis du bois ; alors je vis venir deux hommes et une femme qui allaient au village voisin ; je les appe-

lui, je leur dis votre état ; en même tems j'envoyai la femme au château dire de ma part qu'on allât promptement chercher un médecin et un chirurgien qui se rendissent chez moi, les hommes se chargeant de vous y transporter ; en effet, l'un portait deux grands sacs et l'autre deux fortes perches ; ils en firent un espèce de brancard et vous y portèrent, sans que vous reprissiez connaissance.

Je la remerciai de nouveau de tant de bontés, et ce trait d'humanité ne contribua pas peu à donner des forces à ce tendre sentiment que ses charmes m'avaient inspiré. Comme elle ne me questionnait pas sur la cause de cet évènement, je crus qu'il était de la délicatesse de lui en faire l'aveu, espérant que cette confiance obtiendrait d'elle un retour ; je ne fus pas trompé. Pendant mon récit, ses beaux

yeux versèrent des larmes, et son sein agité laissait souvent échapper des soupirs. On ne peut sentir, me dit-elle, ni plus d'indignation, ni de pitié que j'en ressens au récit de vos malheurs, et vous en serez d'autant moins surpris, seigneur, quand vous saurez que j'ai été la victime d'un avanture à-peu-près égale à la vôtre.

Je suis née à Rose, d'une famille plus considérable par ses biens que par ses titres; à l'âge de seize ans je perdis mon père et ma mère, et je fus confiée aux soins d'un oncle qui m'aimait comme sa propre fille. Le neveu d'un des plus grands seigneurs d'Espagne vint avec son oncle en Catalogne, dans des terres qui étaient voisines de celles que mon père m'avait laissées, j'y étais alors avec mon oncle; le voisinage ayant alors facilité au jeune seigneur, dont le nom

était Pédre, l'occasion de me voir plusieurs fois, je lui plu et il gagna l'estime et l'amitié de mon oncle : celui de Don Pédre souhaitait cette alliance ; ce dernier s'ouvrit à mon oncle qui reçut cette proposition avec joie ; j'en fus informée, et comme l'amour m'avait déjà disposée, mon consentement suivit de près la demande. Je touchais au tems où mon mariage devait s'accomplir ; l'oncle de mon futur époux avait été faire un court voyage, on n'attendait que son retour. Un soir que j'étais dans ma chambre, jentendis monter don Pédre, je me cachai derrière un rideau pour le plaisir de l'inquiéter : il entre, regarde, et ne me voyant pas, il demanda à une fille de chambre qui le suivait, où j'étais ; cette fille lui répondit que j'étais apparamment dans quelqu'allée du jardin. *Laissons-l'y*, lui dit-il,

ma chère Martine; profitons d'un moment que le ciel nous envoie, viens mon cœur, entre les bras de l'homme qui t'aime, qui t'adore; Martine se recule et lui fit des reproches amers sur la conduite qu'il tenait avec moi: elle se pleignit qu'il avait trop d'attention pour les choses qui me regardaient. *Vous savez,* lui dit-elle, *ce que j'ai fait pour vous, et l'état où je me trouve, parce que je vous ai trop aimé, je suis perdue, et je vois bien que je vous perds.* Alors elle se mit à pleurer; et Don Pédre se jetant à ses genoux, se disculpait de son mieux sur tous les reproches qu'elle lui avait fait, il lui baisait les mains, lui jurant qu'il ne m'aimait pas, que s'il étaitson maître il ne m'épouserait pas; que son désespoir était de dépendre d'un oncle qu'il n'osait contredire; qu'aussitôt marié avec moi, il ne tar-

derait pas à me reléguer dans une terre avec un modeste revenu, et qu'il viendrait déposer à ses pieds ma fortune et son cœur. Martine crut à ses sermens ; Don Pédre la prit dans ses bras, la couvrit de baisers ; un mouvement involontaire, que je fis, agita le rideau : nous sommes découverts, s'écria Martine ; Don Pédre prit la fuite ; mais cette fille plus hardie, plus effrontée, vint soulever le rideau, et tirant un poignard de son sein voulut m'en donner un coup que j'esquivai ; je m'élançai sur elle, je la désarmai, elle tomba en faiblesse, je cachai le poignard et j'appelai mes femmes, à qui je dis de la transporter et d'en avoir soin. On le fit, mais pendant la nuit elle se sauva. Je fus forcée d'informer mon oncle de cet évènement ; tout vieux qu'il était, il se fit donner un cheval, et

ſut chercher Don Pédre, qu'heureusement il ne trouva pas. Le lendemain il écrivit à un fils qu'il avait de venir le joindre, afin qu'il lui aida à tirer raison de l'insulte qu'on m'avait faite, si l'oncle à son retour n'en rendait pas justice.

Pendant les visites fréquentes que Don Pédre avait faites à la maison, il en avait étudié les êtres et la manière d'y vivre. Il savait que sur le haut du jour, mon oncle dormait plusieurs heures, et que presque toute la maison en faisait autant, que pour moi il m'arrivait souvent d'aller dans une grotte, qui était au bout du jardin, me garantir de la chaleur, et goûter les plaisirs de la lecture.

Un jour que j'y étais, je vis tout d'un coup paraître deux hommes masqués, qui se jetant sur moi, et m'enveloppant la bouche d'un linge

et tout le corps d'un grand manteau, me transportèrent hors du parc par la porte qui était ouverte. Ils me jetèrent dans un carosse attelé de quatre chevaux et escorté par deux hommes à cheval. Mes ravisseurs s'assirent à côté de moi, nous allions au galop ; dans un bois qui était à trois lieues, il se trouva des relais, et peu après qu'on les eut pris, un des deux hommes se démasqua, je vis l'infâme Don Pédre. Le scélerat me fixa avec rage ; ses regards me firent frémir jusqu'au fond de l'ame ; après m'avoir regardé quelque tems sans rien dire, il voulut parler, et parut interdit : après un moment de réflexions il parvint à prononcer quelques excuses vagues. Je gardai le silence, il me dit qu'il n'avait eu recours à un moyen aussi violent, que pour avoir plus de tems pour se justifier ; qu'il

me jurait qu'il ne manquerait point au respect qu'il me devait, et que je serais traitée dans la maison où l'on me conduisait avec autant d'égards que dans la mienne; qu'il voulait me faire voir, en m'épousant, que son but avait toujours été d'être à moi, et qu'il espérait, après m'avoir épousée, montrer par l'attachement le plus respectueux et la soumission la plus parfaite, qu'il ne souhaitait rien tant que de réparer les justes sujets qu'il m'avait donnés d'être indignée contre lui. Je lui répondis que sa conduite, dans la situation présente, pourrait réparer en quelque manière les mauvaises impressions qu'il m'avait données de lui ; mais que pour être sa femme, il ne devait jamais l'espérer ; qu'il était le maître de m'ôter la vie ou de me renvoyer, qu'il ne devait songer qu'à

l'une ou l'autre de ces deux choses. Vous changerez, me dit-il : non ; ajoutai-je, je ne changerai jamais.

Après avoir courru pendant tout le reste du jour et une partie de la nuit, nous arrivâmes à un vieux château isolé de toutes parts. Là je trouvai une vieille femme avec une fille qui paraissait presqu'aussi âgée, et qui était au moins aussi laide. Elles vinrent me recevoir fort respectueusement, et je vis alors à visage découvert tous les gens qui m'avaient accompagnés ; c'étaient deux amis de Don Pédre, avec le fils de cette vieille : on me conduisit dans une chambre dont les murs étaient dégarnis de boiserie, quelques fauteuils délabrés et pourris, composaient tout le mobilier, avec un lit revêtu de serge verte, dont la couleur s'était anéantie sous le laps de

lorsqu'on ne veut faire agir que la douceur.

Ces paroles furent pour moi un avertissement de ce qui m'arriva en effet. J'eus plusieurs fois envie de me poignarder pour prévenir l'attentat que je craignais ; deux fois même, après avoir versé un torrent de larmes et fait ma prière au ciel, je me découvris le sein pour m'enfoncer le poignard dans le cœur. J'avais regret d'avoir arrêté la main de Martine. L'extrême abattement où j'étais, ne dormant ni jour ni nuit, m'avait jeté dans une si grande faiblesse, que j'en redoutais plus les forces de Don Pédre.

Un jour que je venais de prier le ciel avec beaucoup de larmes et de ferveur, qu'il me délivrât de la malheureuse situation où je me trouvais, et qu'il ne permit pas que je fusse à

ma famille un sujet de douleur et d'oprobre, je vis entrer Don Pédre, dont la figure troublée m'indiqua le crime que méditait son cœur ; il s'apperçut aussi de l'émotion secrette qui m'agitait, et profitant de ma terreur, il me déclara sans ménagement qu'il était résolu de ne plus rien ménager, si je ne me résolvais à l'épouser le lendemain, et que, dans ce moment même, il allait se porter aux dernières extrêmités. Je me sentis prête à tomber en faiblesse, et le scélérat en aurait sans doute profité ; mais le ciel que j'avais invoqué me rendit ma première vigueur, je regardai Don Pédre avec fierté et indignation ; intimidé par ma contenance et mon regard, je le vis baisser ses yeux ; mais, reprenant tout-à-coup son audace, il osa se jeter sur moi, m'enleva dans ses bras et me porta sur le lit, malgré

mes efforts ; mais dans le tems où ses mains criminelles cherchaient à me faire quelqu'outrage, ayant dégagé une des miennes, je saisis mon poignard et je le lui plongeai dans le cœur ; il tombe à mes pieds et expire en jetant encore sur moi des regards où était empreinte la férocité de son ame ; je m'élance sur l'escalier, je ne vois personne, je descends, je traverse le parc sans être vue ; il paraît que le monstre, sûr de son triomphe, avait éloigné ses complices. Le parc est défendu par un fossé, dont les bords en pente sont garnis de ronces aromatiques très-fortes, et dont la tige a reçu du tems la force des arbres ; non loin de là est un puits, j'y vole ; avec mon poignard je coupe la corde ; à un des bouts je fais une boucle ; je descends facilement à l'aide des arbustes, et en me coulant sur le dos,

jusqu'au fond du fossé; de-là je lance ma corde le plus haut que je peux sur un buis très-fort, elle s'y accroche et je monte facilement.

Un chemin creux et arride où le soleil donnait d'aplomb se présente devant moi, je m'élance et je fuis le séjour du crime, après avoir fait deux cents pas je rencontre un paysan; il fut aussi surpris de ma vue que je fus fachée de la sienne. Après avoir passé assez prés de moi, il se retourna plusieurs fois pour me regarder; et comme il allait du côté du château, je craignis qu'il ne parlât de sa rencontre, et qu'il ne me découvrit. Dans cette appréhension, je crus qu'il était prudent de l'appeler. Vous me paraissez un bon homme, lui dis-je, voulez-vous me rendre un service. De tout mon cœur, répondit-il. Où allez-vous? repris-je. Je vais, dit-il,

au château, chercher des filets pour des Messieurs qui pêchent dans une rivière que vous trouverez au bout du chemin. Je ne doutai pas d'après la manière dont il me les dépeignit que ce ne fussent les amis de Don Pédre. Eh bien ! mon ami, si vous voulez me conduire secrètement à la ville que je vous dirai, voilà une bourse pleine d'or, elle est à vous ; mais il faut venir sur-le-champ. Le paysan qui n'avait jamais tant vu d'argent dans sa vie, fut transporté de joie. De tout mon cœur, me dit-il, mais permettez-moi d'aller jusques à ma maison chercher une mule, sur laquelle vous monterez, et si vous voulez je vous menerai ensuite jusques à Madrid, ayant prévenu ma femme. Non, lui dis-je, il faut venir maintenant sans retourner chez vous.

Vous avez peur, me dit-il, mais je

ne vous tromperai pas ; et par Saint Christophe, c'est le patron de notre paroisse et le mien, je veux être damné si je ne viens pas vous reprendre d'abord, autrement je ne puis aller avec vous ; car il faut que j'avertisse ma femme et mes enfans. Où est votre maison ? lui demandai-je. Elle est au près de la rivière, je prendrai dabord ma mule, j'enverrai mon garçon chercher les filets pour ces messieurs, et sans m'arrêter, je reviendrai à vous. Je lui donnai quelques ducats pour sa femme, et lui dit que je voulais bien me fier à lui, qu'il n'avait qu'à aller vîte et revenir promptement, que j'allais masseoir là, en lui montrant un endroit détourné de la route, qui étant garni d'arbres, pouvait me dérober aux passans. Le brave homme partit comme une éclair ; je me reposai un

peu dans l'endroit que je lui avais indiqué, en élevant mon ame vers Dieu, qui venait de me sauver d'un si grand danger, et le priant de ne plus m'abandonner.

Cependant l'inquiétude me prit; je sortis du bois et je montai sur une petite hauteur, d'où je découvris une chaumière que je crus être celle du paysan. Ce l'était en effet. Peu de tems après je vis sortir de cette maison un homme à cheval, et cet homme était celui que j'attendais, il venait au grand trot. Il m'eut bientôt rejoint; je montai sur la mule, et lui dis de me mener du côté de Rose par des chemins détournés. Il me fit dabord couper à travers champs; mais ensuite lui ayant dit plus positivement le nom de la terre où je voulais aller, il me promit que j'y serais le lendemain avant huit heures du matin. Quelle

fut ma joie quand je me vis éloignée de ce lieu funeste, par huit heures de marche ; avec quel plaisir je vis renaître le jour ; comme mon cœur s'éleva vers le Dieu qui m'avait sauvée ! Quelles furent les douces sensations que j'éprouvai en appercevant le toît paternel ! je vous le laisse à penser ; après les dangers que j'avais courus, et les maux que j'avais soufferts, quel heureux moment !

Je volai dans la chambre de mon oncle ; mais ses yeux, loin de me marquer de la joie, ne me montrèrent qu'une sombre tristesse : j'en fus interdite. *Ne vous est-il rien arrivé?* me dit-il : *rien*, lui répondis-je, *qui me rende indigne de vous.* Cet homme respectable, se jeta alors à mon cou, en versant des larmes de joie, et m'appelant sa chère fille. Je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il me dit tout

ce qu'il avait fait pour découvrir le lieu où l'on m'avait menée: Comme nous étions dans ces émotions touchantes, l'oncle de Don Pédre arriva : il revenait de son voyage et ignorait la conduite de son neveu. Mon digne parent m'ordonna de dire tout ce qui s'était passé. L'oncle de Don Pédre m'écouta avec une attention qui ne fut interrompue ni par aucune parole, ni par aucun geste ; seulement lorsqu'en contant la mort de son neveu je voulus faire valoir le raisons que j'avais eues de la lui donner, il me dit de conter simplemet la chose, et qu'il n'était fâché que du genre de mort. Ensuite il me demandă pardon et à mon oncle, de tout ce qui m'était arrivé. Il nous offrit toutes les réparations qui seraient en son pouvoir, et ayant demandé une plume et de l'encre, il écrivit au gou_

verneur de *Rose*, pour le prier de donner des ordres si précis, qu'on ne manquât pas d'arrêter ceux qui avaient favorisé l'entreprise de Don Pédre. Il partit ensuite pour la cour, et obtint ma grace du roi et de la reine, qui voulurent me voir. Un an après je perdis mon oncle, et ne pouvant rester dans un lieu qui me rappelait un évènement aussi funeste, et un amour malheureux, dont le souvenir m'humiliait : j'ai vendu cette terre et je suis venue habiter celle-ci où je vis loin des hommes dont j'ai fait une fatale expérience.

La conformité d'avantures me frappa ; l'action courageuse de la belle Léonice releva ses charmes ; le feu qui brillait dans ses yeux pendant le récit de cet évènement, le regret qu'elle paraissait éprouver, en jugeant tous les hommes d'après Don

Pédre, tout augmenta l'impression qu'elle avait faite sur moi : une longue conversation roula sur l'amour, et amena le moment où devait agir cette sympatie délicieuse qui lie deux ames faites pour s'aimer.. Je ne pus dormir cette nuit. Quoi, me disois-je, suis-je donc né pour être la victime continuelle de l'amour ! dans quel malheur m'a-t-il jeté ? quels maux ne m'a-t-il pas fait sentir ! à peine sorti du n'aufrage puis-je encore songer à me rembarquer de nouveau ; mais toutes ces réflexions s'évanouirent au souvenir du mérite de Léonice, de sa vertu, de sa générosité, de son courage ; comment refuser son estime, son cœur a tant de belles qualités ! que j'eusse été heureux de les avoir trouvées dans Léonore ! mais puisque Léonice les possède, pourquoi m'opposer à un amour qui peut

faire le bonheur de ma vie. Telles étaient mes réflexions ; il s'agissait de savoir si j'avais touché le cœur de Léonice.

Pendant ma convalescence, j'avais employé tous les moyens pour lui plaire ; quelques talens dans la musique et dans le dessin parurent la charmer ; elle avait une jolie voix et des principes de musique, je la fortifiai dans le chant, je fis aussi son portrait, et je lui en donnai une copie, disant que je voulais garder toute ma vie les traits de ma bienfaitrice. Pendant ce tems ma santé s'etait rétablie, et je pris la résolution de faire expliquer Léonice.

Un jour j'entrai dans sa chambre de meilleure heure qu'à l'ordinaire ; je lui dis que je venais lui faire mes remercîmens de sa générosité et lui demander la permission de continuer mon voyage ;

je la priai d'accepter une bague que je tirai de mon doigt, c'était un diamant de prix, non comme un tribut que je payais à ses soins, mais qui, en lui rappelant celui qui l'avait portée, lui rappellerait en même tems son humanité. Léonice le refusa, et jetant sur moi un regard tendre, me dît d'un sourire malicieux, vous êtes bien pressé, seigneur Mendoce; croyez-vous qu'après vous avoir eu si longtems malade, nous ne voulions pas vous avoir en bonne santé; toute ma maison se moquerait de moi, de ne vous avoir gardé ici que pour nous donner de la peine et de l'inquiétude; non, monsieur, je vous crois trop poli pour nous quitter sitôt. Ah! Madame, lui dis-je, en balbutiant, vous ne savez pas qu'en restant ici; mes plaies peuvent se r'ouvrir. — Comment, monsieur? — Oui, belle

Léonice, les plaies de l'amour : alors je me jetai à ses pieds, j'avouai les tendres sentimens qu'elle m'avait inspirés, et j'obtins un aveu qui mit le comble à mon bonheur. Vous venez de marracher un aveu, me dit-elle, que je voulais renfermer dans mon cœur ; oui, je vous aime, et le penchant qui m'attache à vous est trop fort pour que je songe à le combattre. Je ne sçai pas si le ciel me réserve de nouveaux malheurs, je ne le crois pas ; mais quand cela devrait être, je vous aime avec trop de tendresse, pour ne pas en courir les risques, dans l'aveu naturel que je vous fais de mes sentimens, estimez ma franchise : la suite vous apprendra qu'à la pureté de mes inclinations je joins une constance que rien ne peut altérer.

J'écrivis à mon père, et je lui mar-

quai mon futur mariage, et la résolution que nous avions prise de quitter l'Espagne pour aller à Florence, nous établir; ce bon père me répondit que sous trois mois, il viendrait nous joindre au château de Léonice pour assister à notre hymen et partir après avec nous. Il vendit tout ses biens, et vint nous joindre au terme prescrit. Léonice vendit aussi les siens et réalisa en argent toute sa fortune; nous vinmes chercher à Florence une paix et un bonheur que nous goutâmes pendant trois ans, lorsque l'ambition des Médicis vint troubler la tranquilité publique; ma fortune était placée sur le gouvernement; je servis votre parti, Philippe; vous le savez, mes biens ont été confisqués; j'ai fui à Syracuse. Mon épouse, mon père réunirent quelques débris de cette fortune et vinrent me

rejoindre avec deux enfans que Léonice m'avait donnés : nous fimes le commerce, et le destin qui m'avait accablé me porta dix ans après le coup le plus funeste. Notre commerce n'était pas très-fort, mais enfin il suffisait à nos besoins, une banqueroute que j'essuyai acheva notre ruine; je fus obligé de fuir, pour me soustraire à mes créanciers ; je vins porter mon désespoir à Naples : un de mes anciens amis aussi persécuté par le sort, me proposa du service parmi les corsaires barbaresques, l'Italie n'était pas ma patrie, j'acceptai et j'augmentai le nombre des pirates qui dévastent les côtes de la Sicile; je ne tardai pas a avoir ma part d'une prise très-considérable, j'écrivis à mon père, que je venais de trouver un moyen de passer en Turquie, avec une avance de fonds; que je le priais de veiller sur-

ma chère Léonice, et en même tems je lui envoyai une somme de mille écus, produit de ma prise. Depuis ce tems j'ai continué à leur envoyer tout ce que j'ai gagné dans cet odieux métier: ils croyent que je suis toujours en Turquie; enfin ils ont rétabli leurs affaires, ils ont quitté de nouveau Syracuse pour venir acheter une jolie ferme à deux lieues de Florence, entre le fort de Pratalino, et la campagne de Naples, et ont laissé mon fils aîné, qui s'est marié à Syracuse, à la tête d'une bonne maison de commerce: par leur dernière lettre ma femme et mes enfans me conjurent de revenir près d'eux, et mon père qui est sur le déclin de ses jours, me l'ordonne; depuis deux ans je m'étais rapproché d'eux en quittant le service des corsaires pour entrer dans la troupe de Stéphano; et j'allais la quit-

ter lorsque cet évènement est arrivé : n'ayant pas pris part à la joie et à la fête de ces brigands, je m'étais retiré à l'écart pour penser aux moyens de sauver l'interressante Euphémie, je m'endormis, lorsqu'un d'eux qui me guettait, me jetta, du moins je le présume, une corde au col et voulut m'arracher la vie, lorsque Léons me l'a sauvée; vous savez le reste: jugez, Philippe, si je ne suis pas plutôt à plaindre qu'à blâmer.

J'en conviens actuellement, lui dit Philippe; et l'intérêt que vous m'inspirez ne se bornera pas à cette simple somme; je vous plains, et malgré votre vie je vous estime, car je vois que vous n'avez fait que le metier de pirate et non, ... je m'arrête, ce nom est trop odieux. Forcés de vous laisser ici, rassurés sur votre santé, nous vous laissons à la garde de Léons ;

quand vous serez totalement rétabli, partez pour Syracuse, donnez-moi de vos nouvelles, et je placerai chez-vous pour mon compte et pour celui de mon fils Lorenzo, des sommes considérables que votre industrie fera valoir et dont nous partagerons le bénéfice. Adieu Mendoce, adieu illustre infortuné; il lui tendit la main, cette marque d'intérêt toucha fortement le cœur de Mendoce.

On fit les apprêts du voyage qui ne fut différé que de deux jours. On prit le nouveau congé de Mendoce dont a plaie se guérissait autant par le calme de l'ame que par l'art. Léons s'engagea à rester près de lui jusqu'à son entier rétablissement, devant près venir joindre à Rome, ses nouveaux amis.

CHAPITRE XVIII.

Retour à Rome. — Un moment de bonheur pour Philippe ; pour Lorenso. — On revoit des personnages intérressans—Notre amant obtient le prix de son amour ; mais un retard en affaiblit le plaisir. —Discours sur le mariage.

Le tems n'a pu guérir sa douleur violente,
Et la mort d'une épouse en tous lieux le poursuit.
A ses tristes regards elle est toujours présente;
Le jour est pour son cœur plus sombre que la nuit.

ZAZUBIO, dont l'amour pour Euphémie était approuvé par Salceti, ne vit pas approcher le moment du départ sans un mortel chagrin, Salceti devant s'en retourner dans

son château pour six mois. Philippe l'avait dégagé de sa parole, pour son fils qu'il ne pensait plus retrouver, et dont la perte s'était affaiblie par l'adoption de Lorenzo. Le jour du départ arriva et le bon Salceti touché des larmes que Zanubio ne put retenir, lui dit: courageux jeune homme, que vous êtes injuste; croyez-vous que le père d'Euphémie puisse être ingrat? vous lui avez rendu sa fille, ce bien que je chéris tant, est à nous deux; venez embrasser votre père; dans six mois je pars pour Rome, et là j'acquitterai ma dette, la dette la plus douce pour moi. Zanubio vole dans ses bras, les quitte pour tomber aux pieds d'Euphémie qui relèvent son amant, lui laisse prendre un baiser sur ses joues que le coloris de la pudeur et du plaisir embellissent. Moment délicieux, quel émotion tu

›orte au cœur de Lorenzo ! ton cœur
ı'en souffre pas, mais il y fait naître
e desir, et ce desir te coute quelques
;oupirs !

On part enfin: Philippe heureux
›ar l'espérance d'avoir des nouvelles
le son épouse, Lorenzo par le plaisir
le revoir Théana, Zanubio par l'idée
ıgréable d'avoir acquis des droits
nouveaux sur celle qu'il adore, et
Visconti consolé de la mort d'un fils
ļui le déshonorait : Léons leur fit ses
ıdieux avec l'espérance de les rejoindre bientôt, et de consolider près
d'eux les vertus qui ont germé de
nouveau dans son cœur. Nul accident n'allonge leur voyage ; les murs
ıntiques de l'orgueilleuse Rome, ses
›yramides qui se perdent dans les
ıirs frappent déjà leurs regards, et
ous ces êtres vertueux vont bientôt
ırriver à la porte de Théana : sur le

chemin à quelque distance de la ville, Philippe apperçoit son fidèle Fabricio à cheval : depuis huit jours ce bon serviteur faisait tous les jours quatre lieues sur la route qui devait ramener son maître : l'attachement de Fabricio le lui a fait distinguer de loin ; de loin la joie se lit sur son visage ; Lorenzo annonce cet heureux présage, Zannubio le confirme et Philippe le saisit avidement ; ils se sont rejoints ; le bonheur de Philippe va commencer, Fabricio le certifie. Lorenzo sort de la voiture, donne sa place à Fabricio, monte son cheval et part au grand trot. Est-ce Théana, est-ce Clarice, cette tendre mère, qui lui donne des ailes? ces deux sentimens se confondent ; rien n'est réfléchi, l'amour, la reconnaissance, la reconnaissance, l'amour, voilà ce qui l'anime ; il est aux pieds de Clarice, il

embrasse Théana, et revient dans les bras de la première; Philippe le suit de près, la porte est ouverte, il s'élance et c'est son épouse qu'il presse contre son sein. Jour de délices, consolation de vingt années de peines, qu'elle plume peut vous décrire!

Leur silence exprimaient de tendres sentimens
En prolongeant alors leurs doux embrassemens.
Tous deux entrelacés par des soupirs, des larmes,
De leur ancien amour, rappellaient les allarmes.
Ah! combien l'un et l'autre en se baignant de pleurs,
Aux destins ennemis reprocha ses malheurs.
Un jour de bonheur, notre peine s'envole!
Et de nos maux passés, un moment nous console.

Ce plaisir auquel rien ne semble pouvoir ajouter est cependant augmenté par celui de revoir Gernance,

Rose et son époux ; Lisbeth la libératrice de Mᵉ. Derville, que nous n'appellerons plus que Clarice, et qui avait promis de lui servir de mère, reçoit aussi les remercîmens de Philippe. Cette famille intéressante passa un mois à Rome, et pour eux ce mois fut un tems de plaisir et de bonheur. Gernance resta avec Philippe pour l'accompagner dans les voyages politiques qu'il se proposait de faire pour l'exécution de son projet, et il laissa repartir ses enfans pour Grenoble.

Lorenzo goûtant au sein de cette famille le bonheur le plus parfait, voyait tous les jours sa chère Théana ; elle était tout pour lui ; le desir de lui plaire, de la mériter, le fit profiter des conseils de Zanubio, et ses progrès dans les arts étaient rapides : l'assemblage des vertus qui l'entouraient, et l'espérance l'animaient ; la

main de l'amour lui présentait le prix. Quels stimulans! quels motifs pour marcher à la gloire.

Oui, beaux arts, vos lauriers de gloire environnés,
Sont plus doux quand l'amour vous en a couronnés,
Est-il donc des plaisirs plus réels que les vôtres!
Non, jamais je n'en veux un jour acquérir d'autres,
Tel, au tems fortuné de nos dignes ayeux,
Le chevalier vainqueur, d'une amoureuse flamme
Venait chercher le prix de son combat heureux
Et déposant sa lance aux pieds de nobles dames,
Il ne comptait alors parmi ses plus beaux jours
Que ceux qui recevaient doux guerdons des amours.

Il acquit en peu de tems, un talent

réel, ses vertus les égalaient, et l'amour de nos jeunes amans se consolidait de jour en jour. Le tems de l'arrivée de Salceti s'approchait : une lettre d'Euphémie l'annonça à Zanubio, et lui fut apportée par Léons, qui était venu à Rome, aussitôt l'entier rétablissement de Mendoce, qui était allé rejoindre sa femme à Syracuse.

Lorenzo voyait approcher avec plaisir ce tems qui devait amener l'époque heureuse de l'hymen de son ami, parce que son cœur était aussi délicat en amitié qu'en amour; mais il eut désiré que cêt hymen ne fut pas le seul. Il n'osait expliquer ses veux à Visconti ni à Philippe; encore sans état, sans fortune, les parens de Théana, malgré leurs bontés, leur amitié pour lui, ne verraient-ils pas avec peine cette prétention? cepen-

dant son amour pour Théana n'était pas resté sous le voile du mystère. Il avait éclaté dans les épreuves de sa réception, et depuis ce tems ses soins assidus auprès d'elle, n'avaient-ils pas expliqué assez ses tendres sentimens ? ces réflexions ne furent pas assez fortes pour lui donner la hardiesse de s'adresser à Philippe, qui ainsi que Visconti avait pénétré les tendres sentimens de leurs enfans. Pères prudens, ils paraissaient ne pas veiller sur eux, et leur laissaient passer des heures entières, seuls à la promenade ou au travail ; mais en secret, ils étudiaient leurs démarches, connaissaient leur correspondance ; car on a beau jouir tous les jours du plaisir de se voir : ah ! quand on aime bien on se quitte sans avoir jamais tout dit : ils s'étaient donc bien assurés que rien ne pouvait effrayer leur facilité, et la pureté de l'innocence.

Lorenzo ouvrit son cœur à Clarice; la bonne Clarice sourit, approuva et se chargea de la tendre négociation auprès de son époux. Le lendemain dans une promenade solitaire avec Philippe qui établit la conversation sur l'amour, Lorenzo peignit ce sentiment avec la délicatesse d'un amant vertueux, et le délire d'un artiste. Philippe, le sévère Philippe, se rappelle ses premiers beaux jours, et les rêves d'un chimérique bonheur, qui l'avaient agréablement bercé, lorsque près de la belle Clarice il peignait lui-même ses premiers feux; il sent que ce bonheur qui a été tant troublé peut devenir plus pur, pour le fils chéri de ses tendres affections, son cœur est ému, il va accorder son consentement, qui doit-être suivi de celui de Visconti : son consentement, il ne le refuse pas, mais la prudence,

des craintes sages arrêtent le cours de cette émotion et il parle ainsi à Lorenzo.

Depuis longtems, j'ai lu dans ton cœur; mon frère ne se refuse pas à cette alliance, et je la desire; parce qu'après la délivrance de ma patrie, le premier vœu que je forme est pour ton bonheur, cher Lorenzo. Inspiré par l'amour que tu as conçu pour Théana, ta conduite est sans reproche: je sais que les passions n'ont point d'empire sur ton cœur; je dirai plus, ta sagesse m'étonne; tu as atteint l'âge où la nature se fait entendre à l'homme avec énergie; époque sage qu'elle à fixé pour que nous mettions à profit les plaisirs innocens et légitimes qui naissent sous nos pas. Tout sied bien à la jeunesse, quand les vertus l'accompagnent : plusieurs choses sont déplacées sous le

retour et du dernier ridicule dans un âge avancé ; les personnes qui se sont déchaînées avec le plus de véhémence contre des sentimens, des engagemens qui n'ont rien que de naturel ; celles qui ont paru souvent maîtriser leurs sens et porter les passions enchaînées dans leur sein, celles qui dans leur jeunesse ont obtenu des victoires prématurées sur leurs désirs, ont fini par entendre cette voix impérieuse de l'amour et de la nature : plus leurs combats ont été violens, plus les attaques tardives ont été fortes ; plus elles ont tardé leur défaite, plus la chûte a été terrible, et plus elles se hâtent de regagner le tems perdu. Non, mon cher Lorenzo, ni la prétendue délicatesse des sentimens, ni l'étalage des conseils de la sagesse et des maximes philosophiques, ne sauraient résister aux ordres de la nature.

quand elle parle : maîtresse impérieuse, une ombre de résistance l'irrite; il faut plier ou rompre, c'est-à-dire, acheter la victoire aux dépens de son repos, et plus d'une fois de sa vie.

En voulant te parler des devoirs du mariage et des vertus qu'il exige, je ne te parlerai pas de ceux qu'un amour aveugle et qu'un intérêt sordide conduisent aux pieds des autels. Leur sort est affreux : en vain ils réréclament la pitié des hommes, les hommes sages la leur refusent, et ne peuvent les plaindre. L'amour est-il satifait ? l'intérêt a-t-il pesé la dot? alors les dégoûts naissent et chaque jour en est pour eux un nouvel aliment : les flambeaux de l'hymenée se changent en torches des furiers ; ces flammes saintes que la religion et les vertus, doivent seules allumer, sont

les feux dévorans qui creusent les flancs caverneux de l'Etna; ils brulent sans cesse et ne peuvent s'éteindre que lorsque tout aura cédé à leur activité dévorante; oui toute la vie passée dans l'horreur du désespoir, peut seule expier la faute de l'oubli de soi-même; mais détournons les yeux de dessus ce tableau et passons à un plus agréable; portons nos réflexions sur un hymen desiré par le cœur et approuvé même par les convenances sociales; ces mariages il faut l'avouer, ont une noblesse, une dignité qui en imposent. Voilà sans doute des auspices qui paraissent favorables et sous lesquels on peut espérer un sort heureux : cependant nous allons voir qu'ils ne suffisent pas.

Le cœur, chez l'homme est la source de toutes ses fautes, quand on suit ses premières impressions; car

que fait-il? quelles sont ses fonctions? celles de recevoir les impressions communiquées par nos sens: et nos sens sont des maîtres qui aiment à être flattés; le sont-ils, nous devenons esclaves. Ces impressions déçues par le cœur réagissent sur le cerveau; le cerveau contient nos désirs; à côté se trouve la froide raison, et la raison cède nécessairement à la première explosion. Par exemple: auprès d'une femme parée des graces, de la beauté et de la jeunesse, notre œil a été frappé, une conversation spirituelle confirme le langage des sens, le cœur sent aussitôt, l'étincelle électrique a touché le conducteur qui la communique en un même moment à toute la machine; l'esprit est flatté, l'amour propre jouit; l'ame s'affecte agréablement de ce qu'elle voit; l'esprit, de ce qu'il entend: ces rapports, cette connexion, spontanée des différentes parties de notre être

donne naissance au désir, le désir devient une volonté; on s'attache, on souhaite de passer ses jours ensemble: ce souhait se change en résolution et cette résolution a son effet.

Mais hélas! la réflexion n'a pas encore agi : on n'a calculé que les qualités, que les charmes présens, on n'a donc rien calculé; et la jouissance du moment a tiré un voile épais sur l'avenir. Ces charmes qui vous ont séduit seront éternels. Ce coloris des vierges qui embellit votre épouse passera avec le titre de mère ; ces traits charmans s'altéreront, se difformeront par l'influence d'une maladie ; le caractère de cette épouse aimante jusqu'alors, devenu sensible à la perte des charmes qui vous captivaient, changera ; sa tendresse maternelle s'affaiblira. Vos sens plus calmes alors, parce qu'ils auront recouvert la liberté avec la disgrace de

votre épouse, garderont le silence, quand vous réfléchirez sur les inconséquences, les variétés de son caractère; vous oublierez ou vous ne devinerez pas que la cause de ses torts, vient de son amour pour vous. A ce premier amour succédera, de votre part, un froid injuste et outrageant; la jalousie naîtra dans son cœur, et cette jalousie vous obsédera; sentinelle assidue de toutes vos actions, elle vous forcera à voiler vos démarches les plus innocentes; les obligatio ns qu'elles vous imposera, les reproches qu'elle fera entendre, vous aigriront; les chaînes qu'elle voudra vous imposer vous révolteront : l'intérieur de votre maison deviendra pour vous un lieu de supplice. Vous irez ailleurs porter votre esprit de politesse, un visage ouvert, une conversation amusante.

Là vous serez encore les délices de

la société ; vous y verrez le tableau apparent du bonheur parce que vous ignorerez le secret des familles; les éloges que vous obtiendrez, les comparaisons que vous établirez vous feront redouter l'approche de l'heure qui doit vous rappeler dans vos foyers. Là quel changemement! qu'elle transition! tel le voyageur qui quitte les climats heureux de l'Indostan pour les frimats glacés du Nord.

En touchant votre porte, le marteau a retentit d'un son lugubre pour votre cœur, il se gonfle, votre esprit s'irrite ; le moment présent est un supplice qu'aggrave la vue de l'infortunée qui gémit de votre absence, qui en calcule les heures, les minutes. Vos yeux se couvrent de nuages orageux, votre front de rides; votre bouche ne s'ouvre que par monosyllabes ; un rien les aigrit, les duretés y suc-

cèdent; un air morne se répand sur toute la famille; et celui qui doit en être le soutien, le consolateur, l'ami le plus tendre, en devient la terreur et le fléau. Le silence de la nuit est interrompu par vos divisions: le sommeil vous fuit et vous ne l'atteignez que fatigué par le desir de retourner dans ce monde qui vous a séduit.

Ce monde vous offre de perfides consolations, c'est la trahison qui induit de miel la coupe fatale! ces consolations vous offre des plaisirs, et ces plaisirs une source d'égaremens et de fautes; d'autant plus, que lié à une femme, vous ne pouvez plus en trouver une autre; et si vous la trouvez, son cœur est vicieux, car elle sait qu'elle ne peut recevoir vos vœux, qu'en plongeant le poignard dans le cœur d'une infortunée. Alors qui peut calculer ou vous vous arrêterez?

que répondre à cette épouse délaissée, qui n'a aucun tort réel envers vous? Irez-vous lui reprocher de vous avoir séduit, de vous avoir trompé? hélas! c'est vous même qui vous êtes abusé; c'est vous qui avez forgé les fers sous lesquelles vous gémissez. Avez-vous le droit de changer de conduite, comme vous avez changé d'idées? substiturez-vous les témoignages de votre indifférence, de vos outrages, de votre mépris, de votre haîne à ceux d'une vive ardeur? non, ou votre ame est féroce; cette femme n'est-elle pas celle que votre amour désirait? sous ces traits altérés, fatigués, votre œil ne peut-il plus deviner, se rappeler, ceux qu'elle vous offrit à l'autel; tu ne le peux injuste époux? tu as détruit ton bonheur, celui de la mère de tes enfans: vos cœurs s'éloignent pour toujours: vos fils victimes et témoins de ces dis-

sentions, apprennent par le peu de respect et d'égards, que vous vous portez à manquer aux égards et au respect qu'ils vous doivent; et l'enfant qui a pu calculer les défauts des auteurs de ses jours est un enfant qui se prépare, se familiarise avec l'ingratitude et l'oubli de la piété filiale!

Ah! mon fils, tu vois par ce tableau rapide, que la fortune, les convenances sociales et l'amour ne suffisent pas pour assurer le bonheur, et le bonheur quelque varié, quelqu'incertain qu'il soit, doit être le but vers lequel se dirigent les actions du sage. Que faut-il donc? il faut prévoir les accidens: il faut encore, pour contracter un hymen fortuné, que la réflexion sanctionne notre choix: il faut la connaissance intime du caractère de celle à la quelle nous devons lier notre sort.

Les richesses, la beauté ont des

ailes; le mérite seul, la vertu sont comme la gloire d'un Dieu, ils sont éternels : ils sont pour nous des biens permanens qui nous conduisent jusques au tombeau. Pour trouver ces biens, il faut étudier le caractère de sa future épouse; c'est de la solidité de ce caractère dont il est nécessaire de faire l'étude, d'acquerir la preuve : c'est cette solidité d'ame qui lui donne la force de supporter les détails minutieux et quelquefois révoltans du ménage. Je veux bien, j'approuve même le prix qu'on attache à un esprit délicat, amusant : je ne veux pas que les mains des graces se dépouillent toujours de leurs guirlandes, pour s'armer d'une quenouille; je ne veux pas que la fraîcheur de la jeunesse se couvre d'avance du masque de l'âge mûr, et anticipe sur les saisons, ce serait se con-

damner à ne cueillir que des fruits verds; mais je ne veux pas non plus que crainte de rouiller cet esprit, ces talens agréables par les soins du ménage, on tombe dans un excès contraire; je veux que l'amant cherche l'épouse dans sa maîtresse. J'aime, j'honore même assurément, un esprit orné de connaissances au-dessus du vulgaire, mais quand elles sont seules ces connaissances, mes besoins, je dirai plus, mon goût, mon estime me rappellent à une femme de sens qui préfère l'utile au brillant.

Partout, Lorenzo, on trouve des femmes séduisantes, mais beaucoup moins d'un caractère solide; et c'est de ce caractère que sort la source de notre félicité : quand l'amour fuit, l'estime, la concorde, une amitié douce et constante, une habitude heureuse lui succèdent. Un hymen

basé sur ce principe, établit le bonheur dans votre maison; tel un habile architecte construit sur un roc malgré les obstacles que présente la nature du sol; les vents soufflent, l'orage gronde, les torrens se débordent et son ouvrage reste inébranlable. Tel un époux qui a trouvé la stabilité de ce caractère dans son épouse: si quelques-uns des revers attachés au choses humaines se font sentir, il se trouve près de lui des ressources; la constante amitié de sa compagne les adoucit, l'aide de ses avis, et scelle encore d'un tendre baiser les sages conseils qu'elle lui donne.

La femme séduisante et sans caractère, fait naître autour de vous tous les dangers; tel le pilote qui se réjouit au sein d'un calme, ce calme perfide prépare les nuées qui porte dans leurs flancs la foudre et la tempête. Vous

dormez au sein des plaisirs momentanées; c'est une nouvelle Dalila, la main de la perfide volupté a versé les pavots qui ferment vos yeux, le réveil est terrible et vous allez entendre crier : *Samson, les Philistins sont sur toi.*

Ici, je m'arête de nouveau; venez femmesvertueuses, formées par une sage éducation, élevées sous les yeux de parens honnêtes et conduites à la pratique de toutes les vertus par celle de votre famille; venez-nous montrer un tout autre exemple; que le jour pur qui vous entoure, dissipe les tems nébuleux, orageaux d'un hymen mal assorti: vos vertus brillent d'un éclat immortel, vos traits embellis par leurs charmes, sont à l'abri du ravage du tems et des maladies. La sensibilité, l'aménité, le courage de votre ame repandent sur

votre figure, ce calme, ce coloris de la sagesse, dont le charme flatte dans toutes les saisons de la vie. Ce n'est pas un maître que l'hymen vous donnera.

Toujours maîtresse des pensées, des actions de votre époux, vous tiendrez le sceptre d'un empire qui sied à vos graces, parce que l'orgeuil ne viendra pas en manier les rênes, et l'amant respectera des loix que l'époux aurait enfraintes.

Sûr de votre inviolable attachement, il verse dans votre sein ses soucis, il partage avec vous ses plaisirs, et ce partage en double le prix; il se repose sur votre prudence, sans craindre aucun revers, tant que le trésor inépuisable de votre tendresse lui sera ouvert.

Femmes divines, dont l'humeur toujours égale et sereine, rend le jour

de la nature, entourrées de fils qui béniront votre mémoire, mouillées de leurs larmes, vos yeux ne quitteront votre époux et vos enfans que pour se porter vers le ciel, qui tient en main la palme immortelle due à vos vertus.

Cher Lorenzo, tu vois combien de qualités sont nécessaires pour le bonheur mutuel de l'homme et de la femme. Ton amour pour Théana me paraît bien placé. Elle le mérite sans doute, mais tu n'as pas encore pu étudier son caractère; l'amour seul a parlé: moi, qui ne l'a connais que depuis mon retour, je ne suis pas en état de porter, en si peu de tems, un jugement assez certain, pour ne me laisser aucune crainte sur le sort qui t'attend. Ne te fâche pas d'un retard que je te demande; ne te chagrine pas d'une prière que je convertirais en

ordre, si tu lar ejettais. Ton bien, ton bonheur, Lorenzo, voilà mes vœux, ceux de Clarice; dans un an, je pourrai souscrire à tes désirs. Alors éclairé par le tems, par mes conseils, tu seras à même de juger et de décider de ton sort.

Lorenzo qui obtenait un consentement dont il doutait, ne prévit pas, qu'après un premier desir satisfait, il en succède bientôt un autre; telle est l'humaine nature; à force de vœux accomplis, l'homme parviendrait-il à ne plus rien désirer, que cet état serait pour lui, celui de mort.

(1) Heureux qui peut borner ses soins et son envie

---

(1) Traduction libre d'une partie de la 1re. Ode du 3e. livre d'Horace, *Odi prophanum vulgus*, etc.

Au simple entretien de la vie,
Qui ne désire rien, que ce qu'il peut avoir :
Il voit les flots émus sans craindre le naufrage.
Son bonheur est en son pouvoir,
Jamais la grêle ni l'orage
Qui gâtent les moissons ne peuvent l'émouvoir.

Les rois sont redoutés à l'égal du tonnerre,
Tout cède à ces dieux de la terre.
Leurs ordres sont suivis aussitôt que donnés ;
Mais qu'ils sont peu de chose auprès du premier être :
Son pouvoir les rend étonnés
Et bien souvent leur fait connaître
Qu'ils sont tous ses sujets, bien qu'ils soient couronnés.

De tant de mortels qui sont d'une fortune,
Et plus changeante, et plus commune ;
L'un montre ses trésors, l'autre sa pauvreté ;
On voit dans les esprits par cette différence ;

L'un pratiquer l'intégrité,
Dont l'autre n'a que l'apparence.
L'un est plein de valeur, l'autre de lâcheté.

Mais après cent chemins, par où les destinées,
Guident le cours de nos années,
Nous venons échouer contre le même écueil,
Pour nous mesurer tous, la Parque n'a qu'une aune :
A tous elle fait même accueil ;
Et de la cabane et du trône
Le rendez-vous fatal, est toujours au cercueil,

L'imagination de cette dernière heure,
L'assurance qu'il faut qu'on meure,
Du cœur le plus constant arrache des soupirs.
Damocle (1) vit le fer qui pendait sur sa tête,

---

(1) Damocle ou Damoclès, célèbre flatteur de *Denis* le *tyran*, affectait de vanter

Et dans cet instant les plaisirs
D'une grande et pompeuse fête ;
Cessèrent de charmer sont goût et ses desirs.

Si dans l'éclat trompeur que le vulgaire admire,
Ni le jaspe ni le porfire
Ne peuvent écarter mille soins ennuyeux,
Si dans la pourpre et l'or nous sentons leurs atteintes ;
Si les repas délicieux
Ne peuvent dissiper nos craintes,

---

dans toutes les occasions, s richesse, sa magnificence et surtout son bonheur. Il changea bientôt de sentimens. Le tyran l'ayant invité à un festin magnifique, après l'avoir fait habiller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, qui ne tenait au plancher qu'avec un crin de cheval. Il sentit ce que c'était que la félicité d'un tyran, et demanda qu'on le laissat aller jouir dans la médiocrité de son premier état.

Si la douleur enfin nous peut suivre en tous
lieux.

A quoi bon rechercher une opulente vie ?
A quoi bon attirer l'envie,
Par l'amas des trésors qui n'ont rien d'assuré ;
Pourquoi donc mépriser ma douce solitude
Et le champ que j'ai labouré
Avec si peu d'inquiétude,
Pour vivre malheureux dans un palais doré ?

Lorenzo s'élança dans les bras de Philippe et ne murmura pas du retard qu'on lui opposait : il revint près de son amie, non lui communiquer les motifs du laps de tems exigé par son père, mais lui faire part du consentement obtenu.

Salceti revint à l'époque fixée qui fut suivie de l'hymen d'Euphémie et de Zanubio. Lisbeth répondait par ses qualités à la tendresse de Clarice, et Léons suivant avec exactitude ses

nouvelles études, acquérait l'estime de cette intéressante famille. Philippe et Gernance partirent après cet hymen, pour faire une grande tournée dans l'Italie.

alimentés par une jalousie sourde et injuste que faisait naître le nombre des adorateurs de Théana. Plusieurs fois il déposa ses craintes dans le sein de Zanubio de Théana même, qui jouissait du tourment de son ami : momens délicieux, que vous plaisez aux femmes ! les jours pendant lesquels on vous fait la cour sont ceux où votre empire s'étend le plus : la femme honnête en jouit ; mais n'en abuse jamais ; et la coquette le prolonge le plus longtems qu'elle peut.

Théana se permettait quelque fois de répondre aux plaintes de son bien aimé, par des plaisanteries ; Lorenzo se fâchait-il, on ne lui donnait pas le tems de bouder, et l'on changeait de ton ; la moindre consolation avait son effet, et la réconciliation était scellée par des sermens de s'aimer à jamais.

L'amour est un enfant : dans son humeur légère
Un rien le réjouit, un rien peut l'allarmer;
Mais il voudrait en vain conserver sa colère:
Parlez : souvent un mot sufit pour le calmer.

Ces entretiens, près d'une femme adorée, près d'une femme qui doit nous appartenir, qu'ils sont dangereux! Lorenzo les bravait, ses principes le rassuraient, mais Théana en fut effrayée; moins confiante en elle-même, par l'excès de l'amour qu'elle ressentait, elle prit la résolution de ne plus voir Lorenzo en particulier, elle en évita avec soin toutes les occasions. Lorenzo qui s'en apperçut, fut d'abord étonné, et s'en plaignit; ensuite la jalousie alluma ses feux. Le sage Zanubio, dépositaire habituel des petits différens qui s'élevaient entre ces aimables amans, et par-conséquent l'éternel conciliateur, lui

fait sentir que la conduite de son amour, est un témoignage de sa prudence et l'éloge de sa vertu: Lorenzo sentit la justesse et la vérité de l'observation de Zanubio ; mais cela ne suffisait ni à ses désirs ni à ses craintes; car parmi les jeunes gens de la ville qui rendaient un hommage suivi à Théana, un seul lui a fait concevoir, non des soupçons, mais des craintes; ce rival redouté, c'était Don Menrique, jeune espagnol, qui à la plus belle éducation joignait les dehors les plus séduisans: Lorenzo pour calmer ses craintes, pour dissiper une jalousie qu'il reconnaissait injuste et déplacée, forma le projet d'enchaîner Théana, de la lier à lui aussi étroitement que par le mariage, il forma ce projet; mais il ne voulait pas qu'il en coûta un seul regret à sa vertu :

Un jour, donc, qu'il l'avait accom-

pagnée dans des courses qu'elle avait à faire dans la ville, Lorenzo s'arrêta devant l'église de *Santa prudentia* (1), située dans l'ancienne rue, appelée *Vicus Patricius* ; et sous le prétexte

---

(1) Elle a été bâtie au même lieu où était la maison de *Prudens*, sénateur romain. Ce fut dans cette maison que logea St.-Pierre la première fois qu'il alla à Rome en l'an 42 de l'ère vulgaire ; il convertit Prudens et ses deux filles *Prudentia* et *Praxede*. On y voit un puits sans eau où Ste.-Prudentia mettait les corps des martyrs. On y voit aussi l'autel de bois sur lequel St.-Pierre dit la première fois la messe à Rome : deux statues de marbre, l'une de notre Seigneur, et l'autre de cet Apôtre, toutes deux merveilleusement bien faites, et la chapelle magnifique des *Goëtans*. On va delà à *San* Lorenzo *in punciperna*. C'est le lieu où St-Laurent fut rôti sur le gril, et l'histoire de son martyr est peinte sur la muraille. Ste.-Brigitte, vierge d'Ecosse est enterrée dans cette même église.

de faire voir à Théana la magnifique chapelle des *Goëtans*, il l'engagea à y entrer. Les cérémonies religieuses finissaient, le monde s'écoulait ; enfin, resté seul avec Théana, Lorenzo la conduit vers l'autel. Théana, m'aimes-tu ? lui dit-il. — Peux-tu en douter ? repondit Théana, émue du trouble et de l'agitation de Lorenzo ; mais quel lieu as-tu choisi pour me parler d'amour ! — Un lieu pur comme le sentiment que tu m'as inspiré. — Sortons, mon ami, sortons. — Non, Théana, je ne sortirai d'ici que le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. — Que veux-tu dire, Lorenzo ? ton ame est agitée..., calme toi. — Un mot, un seul mot de ta bouche suffit. — Quel est-il ?.... ne l'ai-je pas prononcé cent fois ? — Non. Aussitôt Lorenzo fait quelques pas de plus vers l'autel, touche la marche, il s'incline, se pros-

terne et l'ève la main vers le Christ: *Je jure devant mon Dieu, que voilà, de t'aimer jusqu'à la mort et de n'aimer que toi ;* et moi, reprit Théana, avec enthousiasme, *je jure d'être à toi, de n'être qu'à toi.* Lorenzo au comble de la joie garde le silence ; mais son cœur remercie l'Eternel.

Il sort à la hâte, du temple : il en sort avec la paix de l'âme, le calme du cœur, il sort le plus fortuné des hommes, ce serment, fait aux pieds des autels, est inviolable pour lui, il sera sacré pour une femme telle que Théana ; rien ne pourra plus troubler son bonheur ; du moins il le croit, et cette erreur d'un moment lui suffit. Son cœur, son esprit étaient tout à son amie, le travail et Théana absorbaient tous ses momens, toute sa pensée ; il ne voyait que ces deux objets, et hors de là, rien. Heureux calme, que ta durée fut courte !

Visconti et sa famille furent passer deux mois à une maison de campagne qu'il avait au pied des montagnes de Tivoli, située dans l'ancien lieu appelée la *Villa Adriana* (1). Zanubio et son épouse, ainsi que Lorenzo partirent avec lui. Ce dernier fut charmé de ce voyage, parce qu'il éloignait Théana des nombreux adoratrurs que ses charmes et sa fortune lui attiraient, et surtout de Menrique, qui ne négligeait aucune occasion de faire éclater son amour. Les arts, la campagne et Théana! quels jours de délices se préparaient pour lui.

Peut-on être sensible et rester à la ville?
Des amours, aujourd'hui la camragne est l'asyle:

() *La villa Adriana* est une espace d'environ dix mille, à huit lieues de Rome, au

Là tout est grâce, et rien est imposture ;
Elle n'est point parée et c'est la sa parure.

Un jour qu'il n'avait pu obtenir de la prudente et craintive Théana, qu'elle vint avec lui visiter les ruines

---

pied des montagnes de Tivoli, où l'Empereur *Adrien*, après avoir voyagé, pendant six ans, dans les différens royaumes de l'Empire romain, c'est-à-dire dans l'univers, avait fait imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avaient frappé ses yeux. On y rencontrait pendant le cours d'une longue promenade, ici le Licée : là l'Académie; plus loin le Prytannée ; dans une plaine, le Portique; sur le penchant d'un côteau, le temple de Thessalie ; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes ; des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. Là étaient les Champs-Elisées ; là, étaient aussi les enfers.

Le palais de l'Empereur régnait au milieu de tout ces monumens, orné de tout ce que

de la Villa Adriana, et qu'une légère brouille avait été la suite de ce sage refus, il s'y rendit seul pour se distraire de son chagrin. Fatigué de

---

l'architecture pouvait faire alors pour la demeure du maître du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années entières, jouissant de lui, de la nature et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire; et de tems en tems déchargeant la tête d'un philosophe, de la couronne de l'univers. Il réduisait à ces sept années, par un calcul philosophique, le tems qu'il avait vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaines n'ont rien exécuté d'aussi grand que la *villa Adriana*; c'était comme un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poètes, disait à tous les beaux-arts : faites moi, ici, le Licée; là le portique; là le temple de Canope;

ses courses, il commençait à être tard, et le soleil s'inclinant sur l'horizon allait modérer ses feux dans le sein de Thétis; alors Lorenzo s'assit près d'un temple de Jupiter, au bord d'un ruisseau qui fuyait en murmurant sous la verdure; un léger sommeil

---

Je veux, dans ce vallon, les Champs-Elisées: prenez de l'or, un an et cinquante mille de mes esclaves.

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença avec le tems à ravager; cette enceinte n'est plus défendue que par une porte de bois à moitié pourrie, et la garde en est confiée à un paysan; vous n'y trouvez plus que des herbes, des ronces qu'il faut écarter pour voir quelques tronçons de colonnes, quelques débris de murailles; les restes d'un temple de Jupiter, près de lui une ménagerie, et non loin quelques vestiges du bâtiment qui contenait les cent chambres de la garde Prétorienne.

le surprit ; sa poitrine à moitié découverte laissait voir le portrait de Théana, suspendu par un simple ruban. Il est des momens où quoique les sens soient assoupis, nous n'en sentons pas moins, nous entendons, nous devinons ce qui se passe autour de nous : les yeux sont fermés, la machine semble enchaînée pas le sommeil, ou paraît dormir ; mais l'esprit veille, une secrète inquiétude agite encore le sang, on entend encore : tel était l'état du repos que goûtait Lorenzo ; car il crut entendre parler de Théana ; il lui sembla entendre ces mots : — Eh bien ! mon ami, si tu ne peux vivre sans Théana, il faut profiter de son arrivée dans ces contrées solitaires pour l'enlever. En même tems que Lorenzo croit se lever pour courir au secours de sa maîtresse, il se sent pressé, et sa poi-

trine reçoit une secousse qui l'éveille réellement.... ses yeux s'ouvrent avec peine, mais ils se remplissent bientôt après de larmes de rage, lorsqu'il apperçoit qu'il n'a plus le portrait : il se lève avec fureur, regarde autour de lui, porte sa vue au loin et distingue, malgré le crépuscule, deux hommes qui fuyent; il veut les poursuivre, croit prendre le chemin le plus court pour les atteindre ; la distance qui l'en sépare se racourcit, il est sur eux ; mais ô fatalité ! un bras de rivière est là qui le sépare ; vain obstacle ; il se jette à la nage avec ses habits et atteint le bord ; mais l'objet de sa course est disparu ; la nuit vient : inutiles efforts, il se voit obligé de retourner sur ses pas, de regagner la maison de Visconti, et le portrait de Théana lui est enlevé. Enlevé ! par qui ?..... Il se rappelle la

voix, le son en vibre encore ; il croit... il est sûr que c'est celle de Menrique ; la jalousie dont il a quelquefois senti les atteintes, se réveille avec plus de force, et lui porte des coups plus assurés : Il rentre, et Lorenzo pour la première fois dissimule, forme des plans de vengeance ; il ira à Rome, verra Menrique, et malheur à lui si ses soupçons sont fondés.

Deux jours s'écoulèrent dans ces projets, et il avait arrêté son départ pour le lendemain : le soir, il venait de quitter Théana dont l'appartement était situé dans un aile de bâtiment qui donnait sur un bois voisin. Il allait se coucher ; à peine est-il rentré que le son d'une guittarre se fait entendre. Loin de la ville, dans un lieu solitaire, qui peut venir chanter l'amour? ce ne peut être que Menrique, ce lâche qui lui a enlevé le portrait de

Théana ; il prend son épée et sort par une petite porte du parc dont il avait une clef. Des paroles suivent les préludes : il est nécessaire de s'assurer si cet hommage s'adresse à Théana ; il a la modération découter, de patienter, d'attendre, malgré tous les feux de la jalousie qui le dévorent, la certitude de son malheur.

AIR : *Dorilas, contre moi des femmes.*

De vos ravissantes demeures
Descendez astres de la nuit,
Ramenez ces charmantes heures
Que l'amour embellit et suit,
Zéphir sur ton aîle légère,
Porte mes soupirs et mes vœux :
Demande à celle qui m'est chère,
Quel sera le prix de mes feux ?

Oiseaux, vous qui sous ce feuillage,

Gazouillez vos tant doux plaisirs ;
Cessez, cessez votre ramage,
Laissez entendre mes soupirs.
O colombelle trop heureure,
Tu voles du chêne à l'ormeau :
Ta tendre compagne amoureuse
Te suit de rameaux en rameau.

Ce site m'offre des images,
Faites pour émouvoir les sens.
Ici des oiseaux les langages
Paraissent avoir plus d'accens.
Ici la voix de Philomelle
Par des sons plaintifs et touchans
Semblent prier un infidelle
De faire cesser ses tourmens.

Par ce doux et triste langage,
Tu peins ton amour, ton malheur :
Ah ! c'est la trop fidèle image
Des peines qu'endure mon cœur.
Femme cruelle et trop farouche,
Dis, faut-il mourir de désir,

Quand un mot sorti de ta bouche
Peut faire mourir de plaisir.

Quoique le nom de Théana n'eut pas été prononcé, Lorenzo avait reconnu la voix de son rival; mais fondre sur lui, c'était le moyen de n'acquérir aucune preuve : l'insensé! il osait soupçonner Théana; il attendit donc encore quelques minutes pour voir si elle ne donnerait aucun signe d'intelligence, s'étant enfin convaincu du contraire, il s'avança vers Menrique, car c'était lui en effet ; et lui reprocha l'action indigne par laquelle il s'était rendu maître du portrait de Théana. L'orgueilleux espagnol ne daigna pas nier cet acte de surprise, et ajouta que s'il avait suivi son premier mouvement il ne se serait pas contenté de lui enlever le portrait, mais qu'il lui aurait arraché la

vie; en disant ces mots il tire son épée et force Lorenzo, qu'il attaque conjointement avec son ami, à défendre ses jours.

Lorenzo, à qui la jalousie, l'indignation d'un tel procédé et la nécessité donne des forces extraordinaires et un courage surnaturel, a bientôt renversé à ses pieds son rival, et désarmé l'autre adversaire : mais dans l'impatient désir de r'avoir son portrait, il se baisse, arrache la veste de l'Espagnol pour le prendre et reçoit une blessure du lâche compagnon de Menrique qui avait ramassé son épée : Lorenzo chancelle, est sur le point de mêler son sang avec celui de son rival; cependant il retrouve encore des forces dans son courage, attaque son assasin qui ne peut résister longtems aux coups terribles qu'il lui porte, et qui

voulant chercher son salut dans la fuite, tombe et roule dans les fossés fangeux et profonds qui séparaient la porte du parc de Visconti, du bois où ils étaient : Lorenzo rassemble le peu de force qui lui reste pour venir sur le corps de Menrique qui ne donne aucuns signes de vie ; il reprend ce portrait auquel il attachait tant de prix et qui venait de lui coûter si cher ; il le trouve, et le plaisir qu'il en ressent semble diminuer la perte de son sang.

Il se traîne vers le château ; en traversant le parc ; il parvint jusqu'à la porte du vestibule, où heureusement il trouve Zanubio qui se retirait plus tard qu'à l'ordinaire. Quel spectacle pour cet ami qui le reçoit dans ses bras ! bientôt le château est en allarmes : la douleur et l'effroi sont dans tous les cœurs de cette famille qui

chérissait Lorenzo : Théana qui a entendu la voix de Menrique, et qui connait l'injuste jalousie de son ami, ne peut douter qu'elle ne soit la cause de ce funeste accident,

On panse, au milieu des larmes et des craintes les plus amères, la blessure de Lorenzo, qui ne donne nul signe de vie ; le sang est arrêté. Zanubio vole à Rome chercher un chirurgien. Visconti ordonne à ses gens de veiller ; lui-même attend au près de son lit l'arrivée du jour. Ses premiers rayons viennent éclairer cette scène de douleur ; Théana, par ordre, s'en est éloignée ; mais son cœur y est resté, c'est près de ce lit de mort qu'il faut qu'elle soit, qu'elle expire, ou que son amant lui ordonne de vivre : elle entre, engage son père à prendre du repos : Visconti veut en vain qu'elle se retire, pour la première

fois Théana méconnait la voix d'un père. Il partage sa douleur, plaint son sort et cède. Un nouveau domestique succède au premier, Théana reste et Visconti s'est retiré. Lorenzo ne donne encore aucune marque de vie, l'amante infortunée près de lui épie le moindre signe : inquiète, mourante elle-même, elle ose porter la main sur lui, elle cherche son pouls, mais envain ; elle tâte son cœur, il ne bat plus ; accablée par la douleur, elle est sur le point de perdre connaissance ; la crainte l'anéantit, lespoir la soutient encore un moment ; mais bientôt sa main s'appesantit sur la poitrine de Lorenzo, cette main si légère autrefois, l'oppresse, le réchauffe ; un soupir s'échappe de sa poitrine, Théana ne l'a pas entendu : le domestique la tire de cet état létargique et lui apprend que le malade vient de soupirer.

Théana se lève, panche son corps sur celui de Lorenzo, lui donne les noms les plus tendres ; l'appelle son frère, son ami, son époux, le couvre de baisers: ô nature, amour, quels sont vos pouvoirs ! les yeux de Lorenzo s'ouvrent, voient Théana: sa poitrine se gonfle, des larmes mouillent sa paupière, sa bouche s'ouvre et prononce ces mots d'une voix faible et mourante : — C'est vous... Théana! — Oui, cher Lorenzo, ton épouse te rappelle à la vie. — Mon épouse... non... non, Théana... jamais... ; un autre... — Cruel Lorenzo, tu veux ma mort ! — Non, Théana... vivez... et quand je ne serai plus, plaignez-moi, à ces mots, Lorenzo pousse un long soupir, on dirait que c'est le dernier cri de la nature, son ame semble s'exhaler: Théana voit la mort qui frappe son amant; elle tombe à genoux, implore l'Eternel, lui demande grace

faut céder. Théana soutenue par sa mère, vient : toutes deux lui confirment que son mariage aura lieu aussitôt l'arrivée de Philippe. Lorenzo demande pardon à Théana des soupçons qu'il avait eu et se rendit aux prières qu'on lui fit de prendre du repos. Au bout de huit jours le chirurgien déclara que le danger était passé : on permit à Théana de rester plus longtems avec lui.

Léons, qui avait appris cet accident, vint aussitôt et lui donna les soins de l'amitié. Lorenzo lui accorda sa confiance avec d'autant plus de facilité, qu'il avait besoin d'un ami dans le sein duquel il put épancher les chagrins que son imagination ardente lui causait, et Zanubio se prêtait peu à flatter ses idées, avait souvent blâmé son injuste jalousie : un jour que Léons lui parlait de l'amour qu'il avait conçu

pour Lorenzo, pour la jeune Lisbeth, Lorenzo lui confia un projet qu'il avait formé et que Zanubio avait rejeté. Léons ne suivant que son cœur, l'amitié qu'il portait à Lorenzo, et la reconnaissance qu'il lui devait ; sachant d'ailleurs que c'était l'intention de toute la famille d'unir Lorenzo à Théana, et se persuadant sincèrement qu'avec un caractère tel que celui de Lorenzo, c'était le seul moyen de calmer ses craintes et de le rappeler à la santé, se prêta à tous ses projets et s'offrit de l'aider : effectivement le désir d'exécuter son plan, lui rendit ce calme nécessaire à la santé et ses forces revinrent : un jour que Théana était restée seule près de lui, il exigea d'elle sous le sceau du serment une preuve de son amour ; Théana jura avant de savoir de quelle nature était le serment qu'elle prêtait : son amant lui

dit que ce serment était nécessaire à sa vie, à son bonheur, lui en fallait-il d'avantage ? imprudente jeunesse ! vous croyez ne suivre que les sentimens de la nature, et cette nature n'est souvent que le cri perfide de vos sens égarés.

Lorenzo recouvra la santé au bout de deux mois, il avait souvent réfléchi sur son projet : le tems de le mettre à exécution approchait; il hésitait encore : sa conscience lui reprochait un tel moyen; le respect, la tendresse qu'il portait à Philippe le retenait encore sous les bords du précipice; un conseil sage l'en eut détourné, et Lorenzo dissimulait alors avec Zanubio qui le surveillait avec attention: la tête exaltée de Lorenzo repoussait la voix intérieure du remord et trouvait des excuses pour pallier sa faute. Une lettre trouvée par hasard après

Gernance et moi nous sommes chez Mendoce ; j'ai vu son intéressante famille qui va partir incessamment pour aller habiter une ferme qu'elle a achetée à douze ou quinze lieues de Florence ; Mendoce laisse à Syracuse un fils qu'il vient de marier, et qui gardant la maison de commerce, recevra notre correspondance. Cet infortuné Mendoce pourra encore retrouver quelques jours de calme et de bonheur : la reconnaissance l'a tellement attaché à moi qu'il nous a fait quantité de prosélytes ; mais je crains que nos projets ne soient encore différés, cependant les conjurés me pressent : la haine qu'inspire le tyran est à son comble et le moment paraît favorable.

J'écris par le même courier à ma cher Clarice, et à mon fils, en gardant envers lui le plus grand silence

CHAPITRE XX.

Quel est le projet de Lorenzo ? — Faux pas de l'amour ; mais la vertu triomphe ; souvenir du rêve de Grenoble l'arrête sur les bords de l'abîme. — Apparition d'un fantôme ; réalité. — Grand évènement.

Non ce n'est point assez pour être vraiment sage,
Dans les dangers pressans de montrer du courage,
Ni d'agir prudemment, quand on est malheureux :
Il est un autre écueil, pour nous, plus dangereux.

Cette lettre effraya Lorenzo ; il craignit que le retour de Philippe étant retardé il ne voulut mettre à exécution les projets qu'il avait for-

més pour la délivrance de son pays, avant de conclure son hymen : Philippe pouvait périr dans les combats, et qui sait alors si Visconti ne changerait pas d'idée lorsqu'il serait privé de son protecteur. A ces réflexions se joignait l'impatience de l'amour, et son caractère ombrageux qui lui présentait sans cesse Théana entourée d'adorateurs ; ses forces étaient entièrement rétablies, lorsqu'un soir se promenant avec son amie dans le parc il réclama la promesse qu'elle lui avait faite.

Seule avec Lorenzo, Théana sentit son imprudence et gardait le silence ; mais elle fut bientôt rassurée, quand elle sçut que cette demande faite avec tant de chaleur, d'importance, se bornait à une simple promesse de venir avec lui, Léons et Lisbeth, dans une chapelle à une lieue du château,

pour remplir un vœu qu'il avait fait pendant sa maladie. Sur ces entrefaites Léons vint les rejoindre, il arrivait de Rome, et apportait des lettres que Zanubio lui avait remises pour Visconti. Aussitôt qu'il eut trouvé l'occasion d'entretenir Lorenzo en particulier, il lui apprit qu'il avait vu Philippe le soir à la ville : l'étonnement de Lorenzo fut à son comble quand Léons le lui confirma ; il lui assura qu'il était enveloppé d'un manteau, ayant un chapeau rabattu sur sa figure, qu'il avait évité ses regards. Lorenzo ne put concevoir la raison de ce retour sans en instruire sa famille : il réfléchit aux voyages fréquens que Zanubio faisait à Rome, dans un moment où sa présence était nécessaire à la campagne pour y terminer une statue qu'il y avait fait apporter et que le Pape lui pressait de livrer pour la fête de

St.-Pierre, qui approchait, il en conçut de nouvelles craintes pour son hymen, et conjura Léons de tout accélérer pour l'exécution de son projet. Celui-ci lui assura qu'il n'avait qu'à fixer l'époque, que tout était prêt, que le ministre, qui d'abord l'avait refusé, s'était enfin décidé.

Le soir, au souper, moment de la réunion de toute la famille, Zanubio vint de la ville : Lorenzo ne lui ayant fait aucune question sur Philippe, attendit que son ami en parla, mais il garda le plus grand silence, Lorenzo croyait n'avoir rien à en redouter, puisqu'il paraissait depuis longtems avoir renoncé à ce plan, dont il n'avait donné aucuns détails lors de sa confidence ; ayant entendu dire à Visconti qu'il partirait le surlendemain avec Clarice, sa femme et Zanubio, pour passer trois jours à Rome, il

redouta plus de son malheur et résolut d'y passer, en fixant avec Léons le premier jour de cette absence pour effectuer le dessein qui le tourmentait depuis longtems.

Ce jour si attendu arriva : que de combats il couta à notre jeune amoureux : il se croyait aux portes du bonheur : du bonheur ! peut-il exis-pour une ame honnête, quand il coûte des remords ? Ah ! Lorenzo, que tu en étais loin ; ta fatale passion t'égare, puisse ta vertu reprendre le dessus.

Visconti, son épouse, Clarice et Zanubio partirent donc le matin. Ils recommandent Théana à Lorenzo, Lorenzo à Théana. Ce procédé tendre est un coup de poignard dans le cœur de Lorenzo ; mais l'amour, la crainte, la jalousie et le désir impétueux qui le maîtrise, ont cicatrisé

la plaie ; il réclame la parole de Théana, qui ne voit dans son exécution qu'un plaisir pour elle et pour son cher Lorenzo.

Ils partirent vers les six heures du soir avec Lisbeth et Léons, qui le matin s'était assuré que tout serait prêt. Plus ils s'éloignaient du château, plus la tranquillité de Lorenzo s'évanouissait ; les réflexions les plus amères tourmentaient son esprit ; la crainte d'irriter Philippe, la certitude de savoir manquer à l'honneur, à la confiance de toute cette vertueuse famille, l'idée de tromper l'innocence qui se fie à lui, faillirent l'arrêter ; mais enfin l'amour est le plus fort, le sort en est jeté : cependant Théani a senti le bras de son amant trembler sous le sien, ses jambes semblent quelquefois refuser d'avancer ; une force répulsive ralentit ses pas ; un air, si-

lencieux a remplacé sa gaîté: Théana a fait ces remarques, elle frémit involontairement, un secret pressentiment la frappe, elle ne peut cependant se rendre compte de ce mouvement de terreur; en effet, que peut-elle craindre? rien; Lorenzo n'est-il pas cet amant vertueux qui l'a toujours respectée; pourrait-il méditer, réfléchir, calculer une faute? Quand on en a conçu le dessein, prend-on des témoins? Léons, Lisbeth ne sont-ils pas avec elle; et quand ils n'y seraient pas, a-t-elle jamais eu à redouter celui qui l'adore; celui qui n'a obtenu le consentement de son père, de son oncle, que par l'ensemble des qualités les plus brillantes: non, elle ne peut soupçonner Lorenzo, elle a cependant des craintes: elle leur impose silence, car elle lui paraissent ridicules: c'est dans ces

réflexions opposées, mais tristes, que nos amans et leurs amis atteignent un joli bouquet de bois au bord d'une rivière: non loin de ce bois est une chapelle antique, respectée par le tems, quoi qu'abandonnée des hommes et dont le service n'était fait que par un pieux solitaire. A cette vue Théana est tranquillisée.

C'est-là mon doux ami, lui dit-elle, que ton vœu doit-être accompli: — Oui, Théana, c'est-là, mais reposons-nous ici un moment, pendant que Léons va voir si l'hermite y est. — Volontiers, Lorenzo. — Ah! Théana que ce lieu offre de charmes! ce site est enchanteur! — Que la nature est belle ici. — Et toi ma bien aimée, que tu es ravissante! — Cette onde qui roule sur ce sable argenté. — C'est un bras du Tibre. — Son cours semble se ralentir en ces lieux, pour peindre

la paix, le calme de nos cœurs. — La paix Théana, oui la paix. — Ce temple placé si près de ce bois, semble ordonner à ceux qui passent en ces lieux, de rendre grace à l'auteur de la nature : — Oui, ma chère Théana, ce temple va recevoir nos vœux, nos sermens. — Ah ! mon ami, j'y prierai l'Éternel, pour que ton cœur ne change jamais. — Jamais Théana, Lorenzo t'aimera jusqu'a la mort... — Je le crois, mon ami, et cette idée fait mon bonheur. — Et moi Théana j'y vais jurer d'être ton époux. — Mais nous l'avons prêté, oui nous l'avons prêté, mais nous étions seuls. — Seuls !., et Dieu ne l'a-t-il pas reçu ! — Oui, mais il faut encore que ses ministres le reçoivent, prononcent les mots sacrés... — Que dis-tu, Lorenzo !... ta voix s'altère,... tu baisses les yeux... ta main tremble dans la

mienne... — Lorenzo se lève. Viens, Théana, ce temple..... ce temple nous attend, nous n'en sortirons qu'unis pour toujours. — O ciel! qu'as-tu osé méditer! — Mon bonheur, ou ma mort. — Peux-tu oublier la tendresse de mon père, celle de Philippe. — Je ne puis vivre sans toi, voilà tout ce que je sais. — Est-ce là le prix des soins maternels de la vertueuse Clarice, et le respect que je dois à ma famille? — Oui j'ai pu tout oublier, mais est-ce à toi de me rappeler cet oubli? — Lorenzo, écoute et réponds-moi. — Je t'écoute, et je te répondrai comme je pourrai, car ma tête n'est plus à moi, c'est un volcan qui me consume: parle donc Théana. — Si je m'étais un seul moment, écartée de la vertu qui t'a fait m'aimer, ne me fuirais-tu pas? — Sans doute. — Eh bien! que dois-je faire quand tu la

méprise cette vertu que je chéris, dont tu as toujours été l'ami fidèle. — Ah! cruelle, je n'en puis douter, tu ne m'aimes plus.... — Ce n'est donc pas t'aimer, homme injuste, que de vouloir te conserver pur: je puis peut-être céder à tes vœux, mais qui me répond que mon amour survive à la perte de mon estime? qui me justifiera aux yeux de mon père? qui me répondra à la voix terrible de Philippe, aux reproches de ta bienfaitrice. — Moi Théana. — Toi, insensé! tu comptes sur ton courage, qui t'abandonnera, parce que ton cœur sera ton premier accusateur. — Lis Théana, lis ce billet de ton oncle: « il lui donne la lettre qu'il a trouvée. » Vois combien notre hymen peut encore être différé: qui sait si les évènemens qui vont éclore ne m'empêcheront pas d'être ton époux? non, non cruelle

Théana ton cœur a changé, tu ne m'aimes plus. — Je t'adore. — Nos parens veulent nous unir, hâtons leurs vœux, que ce mariage soit secret, je te jure devant Dieu de te respecter après ; comme si tu n'étais que ma sœur ; vois Théana, décide si je dois mourir à tes pieds, ou vivre pour t'adorer à jamais.

En même tems il tire un pistolet et le porte vers son front, Théana jette un cri. Eh bien! cruelle, dit Lorenzo. — Détourne cette arme... — Me suis-tu? — oui; — à l'autel. — A la mort même si tu veux.

Lorenzo lui donne la main et s'avance avec elle vers le temple. Lisbeth et Léons viennent au-devant. Leurs conseils ne peuvent calmer la douleur de Théana, qui sent toute étendue de sa faute ; mais la vie de Lorenzo en dépend, elle se traîne

comme une victime que l'on va immoler : ils sont dans la chapelle, Lisbeth soutient Théana ; Léons les place près de l'autel, sur lequel brûlait une seule lampe, dont la lumière éclairait à peine les vitraux antiques des deux croisées dont les peintures arrêtaient les derniers rayons du soleil qui fuyait. Un desservant ferme les portes, prépare l'autel et un prêtre vient siéger au tribunal de pénitence : Lorenzo y dévance Théana, qui le remplace. Le tems de cet acte religieux est court : le cœur de Théana n'a qu'une seule faute à se reprocher, c'est celle qu'elle va commettre, et il le faut, ou son refus prive sa famille d'un fils chéri ; elle prie l'Éternel de lui pardonner et de préparer le cœur de ses parens à l'oubli d'une faute involontaire, et forcée.

Elle sort du tribunal, Lorenzo lui

donne la main, l'autel est préparé et le sacrifice divin va commencer. Lorenzo et Théana sont placés du côté droit de l'autel près du fond du sanctuaire; le bonheur qu'il a tant desiré n'a pas de charmes pour lui, il le souhaite cependant; mais cette volonté n'est plus que la suite d'une résolution prise avec fermeté: son cœur est serré, son esprit reçoit diverses impressions de désirs et de craintes, de plaisirs et de terreur: tantôt le temple s'aggrandit à ses yeux et paraît briller de mille feux; tantôt les ténèbres les plus épaisses l'environnent et dérobent à ses regards, l'autel, le ministre, Théana, oui Théana elle-même. Il n'entend point les prières du prêtre, cette ame religieuse ne se sent pas dans le temple d'un Dieu qu'il a toujours révéré, ses esprits sont comprimés, affaissés, terrassés, anéantis: il ne voit rien de

ce qui est autour de lui, et voit tout ce qui n'y est pas : son imagination errante se reporte vers ce vieillard qui lui apparut dans le songe qu'il fit dans un tems plus calme, dans les jours heureux de sa première innocence. Est-ce une illusion? sans doute il voit le destin, le livre, le tableau d'un père qui donne sa malédiction à son fils; quel effroi!

Dans ce moment le prêtre descend de l'autel, prend un anneau, et s'avance vers les futurs époux; l'œil hagard de Lorenzo se promenait sur les murs de l'enceinte, il voit sur ces murs, au bout de la chapelle, une ombre, il la suit; il croit voir un homme qui lève les mains vers le ciel, un frissonnement terrible s'empare de lui; c'est la stature de Philippe; cette ombre se détache du mur, s'avance, et ne se perd pas, quoique placée dans

le milieu de la chapelle, un rayon de la lampe se porte sur sa figure: Lorenzo n'en peut douter, c'est Philippe, il voit briller dans ses yeux les feux de la colère et de l'indignation : il lui semble avoir entendu ces mots : c'est donc là le prix de mon amour! tu m'as sauvé la vie, Lorenzo, était-ce pour me l'arracher plus tard?

Un cri d'horreur, de crainte, du remord échape au coupable; il recule effrayé et fuyant le prêtre qui va lui prendre la main pour l'unir à celle de Théana, il s'écrie; arrêtez, ministre d'un Dieu vengeur, ne consommez pas la faute: non je ne serai point l'époux de Théana, j'en suis indigne, j'ai outragé Philippe, je plonge un poignard dans son sein : homme vertueux que ne peux-tu voir mes larmes, mon repentir et les maux qui m'accablent? en même tems il tombe

accablé, anéanti : sa chûte a fait retentir la voûte et porte l'effroi dans l'ame des spectateurs. Ses amis volent à son secours. Lorenzo reste dans cet état près d'un quart-d'heure ; il ouvre enfin les yeux et donne un libre cours à un torrent de larmes ; et sur quel sein coulent elles? sur celui de Philippe, de Clarice qui le tiennent embrassé ; il est encore entouré de Visconti, de Clarice, d'Euphémie et de Zanubio : Lorenzo croit que son arrêt est prononcé, il veut implorer un pardon, qu'il n'espère pas obtenir, Philippe lui ferme la bouche par ces mots : tu me perdais, Lorenzo, si tu avais pu consommer ta faute, mais ton repentir me suffit , voilà ton épouse. Aussitôt tout le monde se range en silence, le sacrifice saint s'achève et Lorenzo est au comble du bonheur.

CHAPITRE XXI.

Six mois de félicité pour Lorenzo. — Une lettre de Mendoce décide la conjuration. — Premier succès des armes de Strozzi.

Un amour épuré, que la sagesse inspire,
Des mœurs et des vertus étend toujours l'empire,
Et l'hymen sur les pas des graces et des ris,
Nous conduit au bonheur par des sentiers fleuris.

En sortant de la chappelle pour regagner le château, Lorenzo vola dans les bras de Zanubio, qui lui avoua que c'était lui qui avait instruit Philippe, et que ce bon père l'avait trompé lui-même en lui marquant qu'il ignorait l'époque de son retour, tandis

qu'il était parti de suite laissant Genance auprès de Mendoce, qui était tombé malade. Son projet était celui qu'il venait d'exécuter, malgré les vives sollicitations qu'il lui avait faites pour l'engager à y renoncer. Qu'il s'était prêté avec la plus grande répugnance à seconder ses desirs; cependant qu'il avait épié les démarches de Léons, et qu'ayant découvert le prêtre auquel ce dernier s'était adressé, il l'avait décidé à seconder le stratagême ou l'épreuve que la famille employait; en servant les intentions de Philippe il avait compté sur la vertu de Lorenzo ou sur la tendresse de l'autre. Il avoua que dans la chapelle d'où il voyait tout avec ses amis, il avait été vingt fois tenté de s'élancer vers lui pour lui rappeler son devoir et l'honneur.

Philippe partagea pendant toute la

soirée, la joie de son fils et de son ami : le lendemain la famille étant rassemblée pour déjeuner, il fit des reproches à Léons.

Jeune homme, lui dit-il, vous avez erré fortement, et cette faute ne peut être excusée même par la cause. Ni l'amitié, ni l'excès du malheur ne peuvent décider un homme vertueux à s'écarter des principes de la reconnaissance, ni à secouer le joug de l'autorité paternelle, fut-elle injuste, tyrannique : le nombre des années peut seul nous rendre sévères envers nos parens ; car combien de tems, de soins, de prévenance ne faut-il pas pour payer les sacrifices et les peines données à leur enfance, et peut-on même jamais s'acquitter de cette dette ?

Je dis quand elle est injuste, c'est trop sans doute ; car tout ce qui est

injuste porte avec soi un caractère repoussant; je veux dire seulement, quand elle contrarie nos penchans, nos premiers desirs; car je ne pense pas que nos parens aient le droit de nous unir à un être qui nous répugne en tout; cette répugnance ne fut-elle pas fondée, fut-elle machinale, je crois qu'ils doivent se contenter de s'opposer à un autre hymen que leur raison désaprouve; mais ils n'ont jamais le droit de vous dire: telle, sera votre épouse et nulle autre, cessez donc de balancer, et qu'une prompte obéissance vous ramène à votre devoir, vous soumettre à notre volonté. L'enfant à qui l'on prescrit un tel ordre, a le droit incontestable de répondre. Voyez-vous par mes yeux? sentez-vous par mon cœur? viendrez-vous calmer mes agitations, partager mes peines, tarir mes pleurs, lors-

qu'un arrêt irrévocable aura décidé de ma triste destinée? sans doute il a ce droit; mais c'est avec respect qu'il doit en user, et attendre du tems, de l'âge, les moyens de juger si ses parens avaient tort, et surtout, il doit redouter de contracter une ailliance qui leur déplaise, qui puisse l'isoler pour toujours, (en faisant un mauvais choix,) de ceux qui par la nature doivent être ses premiers amis, par l'expérience ses premiers conseils.

Comme on ne peut, Léons, exiger de la jeunesse toutes les vertus, je n'en exige que deux absolument nécessaires, dont l'oubli conduit à tout. La première est donc le respect pour les auteurs de nos jours, pour ceux qui en ont rempli les fonctions, ou pour ceux à qui ils ont transmis leur pouvoir, et cette vertu émane de la

nature et de la reconnaissance ; la seconde est la méfiance de soi-même, quand elle n'est pas poussée à l'excès.

Malheur à l'homme qui compte trop sur lui-même. Quelques soient son courage, sa modération, la pureté de son ame, il doit craindre dans sa jeunesse que la fougue des passions ne l'entraîne au-delà des limites qu'il s'est tracées dans un tems calme et de raison. Sans la patience, fille de la réflexion on ne peut donner à l'ame cette parfaite tranquillité et cette constance inébranlable dont elle a besoin au fort des maux qui l'assaillent de toutes parts, la force de caractère à ses bornes, et lorsque l'impulsion donnée par les passions les dépasse, il faut céder et s'abandonner à ses ravages. Le premier point en est imperceptible ; c'est l'atôme neigeux qui

forme l'avalanche et qui roulant de la cîme du mont, vient inonder la plaine et ensevelir le chaume modeste de l'imprudent habitant du pied des montagnes. Il dort paisiblement sur le sein de son épouse, et le retour de chaque hyver rapporte la mort suspendue sur sa tête; tel celui qui se repose trop sur sa vertu, et sa force; a-t-il cédé un peu, qu'il ne peut prévoir la suite; en vain alors vous appelez la raison, il est souvent trop tard, elle donne encore quelque lueur, la conscience jette son dernier cri et l'on a succombé.

Voilà, Léons, ce que votre indulgente amitié n'a pas prévu: calculez actuellement l'étendue du malheur que vous avez pensé attirer sur mon cher Lorenzo, s'il n'eut écouté qu'une folle passion : mais ce moment de crainte est passé, et il l'a franchi avec

honneur; que mes réflexions vous servent un jour à vous garantir d'une pareille faute.

Le lendemain fut consacré à une fête où furent appelés les véritables amis de cette intéressante famille. Salceti arriva ce jour même pour ne plus s'en séparer: Lorenzo passa six mois de suite près de son épouse, heureux par elle, par les arts et l'amitié; Philippe, à qui Clarice avoit montré les langes qui entouraient Lorenzo dans son berceau, fit toutes les démarches possibles pour découvrir ses parens, mais toutes les démarches ayant été vaines, il l'avait reconnu, ou adopté selon les loix, pour son fils adoptif. Lorenzo n'avait éprouvé aucuns regrets de n'avoir pas retrouvé ses vrais parens: son cœur habitué à chérir Clarice comme sa mère, ne pouvait en desirer une autre; et le bon Phi-

lippe Strozzi pouvait-il ne pas remplacer son père? ainsi notre jeune héros goutait à la fleur de son âge tous les plaisirs doux et tranquilles qui peuvent former le bonheur : et ce bonheur, cet état de félicité était tellement vrai et pur qu'il n'avait qu'un seul désir; car dans quelqu'état agréable qu'on se trouve il est impossible de ne pas former des souhaits, et ce désir était celui de ne pas connaître d'autre bonheur que celui dont il jouissait. Il avait, il est vrai, lieu de craindre les suites des projets de Philippe, mais aussi les dangers qu'il courrait dans cette entreprise était un tribut qu'il payerait aux bontés de son ami, de son protecteur, et la gloire qu'il pouvait acquérir, un titre de plus à l'amour de Théana, qui bientôt allait le rendre père : préparé à tous les évènemens, Lorenzo jouis-

sait du présent, et se proposait de nouveaux plaisirs des tems futurs.

Trop aimable philosophie,
Tu pardonnes le calme du cœur ;
Toi seule embellis notre vie,
En nous ouvrant les portes du bonheur.
Il faut pour t'acquérir, les qualités du sage,
Dons de l'expérience et trop souvent de l'âge.
Mais heureux celui, qui peut devancer les ans,
En suivant les avis de ses sages parens !
Les tranquilles vertus de sa belle jeunesse
Feront naître des fleurs pour parer sa vieillesse,
Et pour lui chaque soir amène un doux repos;
Chaque jour des plaisirs nouveaux :
Son cœur content d'une belle journée
S'énorgueillit d'une douce pensée.
« D'un œil tranquille et sans regret
Je pourrai voir le jour s'éteindre ;
Car dans le jour, je n'ai rien fait,
Dont la vertu puisse se plaindre. »

Dans ces entrefaites, Strozzi reçut la lettre suivante : lettre dont il ne prévoyait pas les suites.

Respectable Philippe, l'orgueil des Médicis est à son comble. La dissolution de Cosme, cherchant depuis longtems des victimes partout, à augmenté le nombre de ses ennemis, et réveillé l'honneur et l'amour de la liberté dans l'âme des florentins. La cour du tyran, plongée dans le luxe et la débauche, énervée par les plaisirs, dort dans le calme de l'indifference. Près du trône je ne vois que de vils courtisans, des esclaves et pas un homme. Il est tems que le lion se réveille. Paraissez Strozzi, venez-vous mettre à notre tête et Florence est libre. J'ai, selon vos ordres, donné à mes braves rendez-vous sur deux points différens, deux mille hommes de pieds, bien armés se trouveront à Carrégio (1)

(1) Carregio, village près de Florence, à dix milles.

à la première lune de mars et quinze cents à Prato, (1) avec six cents chevaux. Cette ville a pour gouverneur Alfrédi notre ami et notre allié qui s'engage à nous la livrer.

D'après les dépôts remis entre mes mains pour les frais de cette entreprise, j'ai un million en caisse, non compris la fourniture des armes qui est payée: tous les chefs principaux ont promis d'en verser deux autres, et les trois quarts de ceux qui sont enrôlés actuellement ne demandent point de solde: ainsi tous sert vos vœux et les miens, je vous attends avec vos fidèles amis, sur les bords de Larno (2), et là vous connaîtrez ce que Mendoce peut faire près de vous.

MENDOCE.

---

(1) Prato, jolie ville de Toscane dans le Florentin, sur la rivière de Bizontio, à 5 lieues de Florence.

(2) L'Arno, rivière; elle tire sa source du

Cette lettre décida Philippe; on fit tous les préparatifs pour le départ. Lorenzo et Zanubio écrivirent à tous les conjurés de Naples, pour les inviter à se rendre à Prato, et aux conjurés de Rome et des environs à se rendre sous la *voûte à côté de l'orient :* ils ne tardèrent pas eux-mêmes à les rejoindre avec leurs épouses, Philippe Salceti, Visconti et Clarice. Lorenzo revit avec plaisir ce lieu, témoin de ses angoisses, de son triomphe, et de l'amour de Théana. On y passa huit jours, pendant lesquels on initia Léons

---

mont Apenin, dans le territoire de Florence, sur les confins de la Romagne Florentine, près du village de *Ste Marie delle Gratié*, à quinze milles de la source du Tibre, vers le couchant; elle se jette dans la mer de Toscane, à douze milles de Livourne. Dans sa course elle reçoit le Bisentio.

qui répondit à l'attente de Philippe; cependant il ne voulut pas l'emmener avec lui, malgré ses prières. Il fut décidé que lui et Salceti resteraient avec Fabricio, pour avoir soin des dames.

Enfin tous les conjurés s'étant rendus à l'époque fixée, Strozzi donna les grades selon les qualités qu'il reconnaissait à chacun d'eux, et personne ne murmura, tant était grande la confiance qu'on avait en lui. Ils se séparèrent, et se rendirent chacun à leur destination avec des ordres signés de Strozzi, qui partit de son côté avec Lorenzo et Visconti, Zanubio les ayant dévancés pour commander à *Carrégio.* Ce départ couta quelques larmes à Clarice, Euphémie et Théana, larmes qu'il fallut dérober aux regards de Strozzi; les derniers embrassemens sont donnés, reçus, re-

donnés et déjà les vœux que l'on fait de part et d'autres ne sont bientôt plus entendus; leur voyage est rapide.

Déjà Philippe et ses amis atteignent les plaines que l'Arno arrose et fertilise; le cœur de Strozzi se gonfle et de rage et d'espoir. Sa bouche n'exprime aucun de ces sentimens, mais ses yeux fixés au loin devinent et semblent voir le lieu où s'élèvent les murs de la superbe Florence qui gémit sous le sceptre d'un usurpateur : partout où il s'est arrêté dans sa route il a vu les marques de la puissance et de l'oppression des nouveaux riches que l'intrigue et le crime ont revêtus des premières charges et qui ne peuvent faire oublier par quelques vertus, les erreurs de l'aveugle fortune qui les ont favorisés; partout il a vu des illustres et interressantes victimes de la révolution qui a asservie sa pa-

trie. Les détails qu'il reçoit sur le sort de ces infortunés, lui confirment que le mérite est devenu nulle, l'âge un défaut, la vertu un crime. Tout ce qui est né avec *Cosme*, tout ce qui le flatte, le sert bassement, peut seul obtenir son appui, sa protection et les places. Son ame gémit, ses larmes ne coulent pas, mais son imagination médite, réfléchit, et la réflexion d'un homme courageux et vertueux, c'est la perte du méchant.

Strozzi est à six mille de *Prato*, des tentes frappent sa vue; augure heureuse! tout semble sourire à ses projets, le prudent Philippe ne peut éclairer le fougueux Strozzi: il s'égare, il se livre à un espoir trop prématuré. Qui compte sur son courage trouve sans doute en lui beaucoup de moyens, mais encore faut-il que la fortune ne nous soit pas contraire.

Arrivés près d'une ferme, nos voyageurs sont arrêtés par un détachement stationé en cet endroit ; Strozzi ne connait pas l'officier de ce poste ; mais ayant demandé par quel ordre on l'arrête, on lui répond que c'est de la part du général Philippe Strozzi ; il se fait connaître en montrant le sceau dont il a revêtu toutes les signatures des nominations des officiers. Celui qui commande ce détachement le confronte avec celui qui est sur son brevet, et se convainc que c'est lui : il rend à Strozzi les honneurs qui lui sont dus, mais en même tems, il le prie de ne pas s'offenser s'il envoie au camp prévenir Mendoce commandant par *intérim*. Strozzi approuve son exactitude et sa stricte vigilance : un exprès est dépêché; pendant ce tems, Philippe et ses amis ont accepté une légère collation que les

habitans de la ferme lui offrent : les soldats l'entourent, le contemplent avec ce respect, cet enthousiasme que donne l'esprit de parti quelque juste ou qu'injuste qu'il soit : il apprend qu'Alfredi gouverneur de Prato, a fait fermer les portes de la ville et qu'il se prépare à défendre la ville, tandis que l'on avait en quelque sorte compté sur lui.

Au bout de deux heures Mendoce et le bon Gernance qui était rétabli, arrivent avec une escorte de cinquante chevaux, accompagné de plusieurs chefs des insurgés, tous amis ou connaissances de Strozzi qui vole dans leurs bras ; ces embrassemens rappellent à chacun ses peines et ses malheurs, mais aussi leur offrent l'espoir consolant de toucher à leur fin.

Strozzi, Visconti et Lorenzo partent avec cette escorte d'amis, escorte

d'honneur qui les conduit au camp où tout est sous les armes, pour recevoir son chef, dont l'arrivée est annoncée ; l'armée l'attend avec cette impatience belliqueuse qui présage la victoire : Mendoce avait donné en route les détails nécessaires à Philippe. Il lui apprend que tous les conjurés se sont réunis en deux jours, depuis la surveille, dans cette plaine ; que plusieurs y sont arrivés en lignes directe, et que beaucoup d'autres s'étaient rendus à Prato, chez des amis qui ne demandaient pas mieux que de servir leur parti ; mais que cependant, ayant moins à se plaindre du gouvernement, ou par faiblesse de caractère, ou ayant plus à perdre, ils ne se prononceraient ouvertement, que lorsqu'un évènement heureux aurait donné des forces au parti des défenseurs de la liberté et sanctionné par

un succès les entreprises faites pour délivrer la Toscane : Mendoce lui confirma qu'Alfredi tenait toujours à leurs intérêts, mais que craignant que le nombre des partisans de Cosme ne fut trop puissant, il avait cru de la prudence de ne pas se déclarer: qu'au contraire il avait donné, dès les premiers avis qu'il avait reçus sur le rassemblement d'hommes armés qui campaient dans la plaine, l'ordre de fermer les portes de la ville ; et qu'il l'avait même déclarée en état de siége (1), afin de paralyser une partie des autorités qui pourraient se déclarer pour la cour du tyran : qu'il avait, par une proclamation vigou-

(1) Dans une place en état de siége, toutes les autorités constitués de la ville, cessent leurs pouvoirs, et ne reçoivent d'ordres que du commandant de la ville.

reusement prononcée, paru être inviolablement attaché à ce dernier; et en même tems qu'il lui avait envoyé un courrier pour le prévenir, en ne représentant ce noyau de mécontens, que comme une troupe de séditieux facile à disperser, il avait aussi fait partir un ami sûr pour prévenir Zanubio du passage de ce courier et le faire arrêter, ce qui donnerait toujours du tems.

Il était midi quand ils étaient arrivés au camp; bientôt un homme secrètement envoyé par Alfredi, confirma ce que Mendoce venait de dire; il leur rapporta que le gouverneur avait fait mettre en prison cent cinquante personnes des plus distinguées de la ville, parce qu'elles avaient osé manifester une opinion contraire aux intérêts de la cour, que le peuple en murmurait; que sa garnison qui n'é-

tait que de mil cinq cents hommes avait été sur pied la veille et le serait encore le lendemain; que s'il pouvait donner une attaque, il se faisait fort de leur livrer la ville. Alfredi dans sa lettre indiquait l'ami qui la portait et que Philippe connaissait beaucoup pour avoir servi son parti dans la première révolution, comme en état de guider les troupes et de donner des conseils utiles.

Après la lecture de cette lettre, Philippe, Visconti et Lorenzo ayant revêtu l'écharpe blanche avec une palme verte qui était le signal du parti, et endossé la cuirasse, passèrent la troupe en revue; elle se montait à deux mille quatre cents hommes, dont trois cents étaient soudoyés: ces soldats, ou plutôt cette armée de frères, prêta le serment de vaincre ou de mourir: aussitôt après Philippe envoya Lo-

renzo avec deux cavaliers bien montés, et sans aucun signe du parti ni armure, vers Zanubio, pour le prévenir de s'avancer en toute diligence vers la rive gauche du Bisantio, dont les eaux étaient assez basses pour qu'il put le passer à pied sec. Lorenzo partit et arriva à Carregio à quatre heures, où il trouva son ami qui se mit en marche avec deux mille hommes d'infanterie et cinq cents hommes de cavalerie : ils arrivèrent, sans forcer la marche, vers les dix heures du soir, au bois du Bisantio; Mendoce, prévenu de leur arrivée, vint au bord de la rivière les attendre à leur passage et resta avec Zanubio, en renvoyant Lorenzo à son père qui voulait donner les premières leçons de la guerre à son fils.

Vers les minuit, un tems obscur vint favoriser les projets d'attaque. Lorenzo eut ordre d'exécuter de point

en point les ordres ou les conseils que lui donnerait l'envoyé d'Alfredi qui ne devait pas le quitter, et il lui donna en outre deux amis d'un courage reconnu ; il eut sous ses ordres un détachement de deux cents hommes ; il partit donc et longea la rivière en s'avançant sur la ville ; le plus grand silence fut commandé et observé ; étant arrivé dans une prairie, il trouva trois moulins avec des habitations considérables qui en dépendaient ; Lorenzo, toujours conseillé par son guide, y fit mettre le feu.

Cet ordre lui parut barbare, il hésita, son cœur se révolta, mais il falut imposer silence à l'humanité, pour obéir aux lois de la cruelle politique, à ce démon terrible de la guerre qui détruit tous les liens sociaux et naturels, et qui met l'homme à l'égal du tigre, ou plutôt au-dessus de lui

par la férocité ; car c'est du sang, des flammes, des cadavres qu'il faut aux grands conquérans. Le lion rassasié se retire dans son antre, et Alexandre ne s'est jamais rassasié. L'univers conquis, il eut fait révolter l'univers pour le conquérir une seconde fois ; l'océan reçut ses larmes, en mettant un frein à ses crimes.

A peine les recoltes et les granges qui les renfermaient, sont elles atteintes par la torche des soldats, que les flammes s'élèvent dans les airs et instruisent le commandant Alfredi et les conjurés de ce qui leur reste à faire ; alors Lorenzo s'avance plus loin et ayant tourné la ville avec sa troupe, parvient prés d'une poterne qui donne dans un endroit du fossé qui est guéable. Malgré l'obscurité de la nuit qui les favorise, le guide de Lorenzo trouve à tâtons une porte

secrette, tire de son sein un clef, et ouvre cette porte, qui rouillée par le tems, l'oubli et le peu d'utilité dont on la croyait, ne tourne qu'avec peine sous les efforts des bras multipliés et vigoureux qui la tirent. Ses tenons rouillés dans ses gonds cèdent enfin et rendent un bruit sinistre qui se prolonge le long du fossé, et parvient jusqu'au factionaire placé assez loin de-là. Le cri d'allarme se fait entendre, il est répété et fait le tour de la ville où la terreur et l'effroi sont déjà répandus par le tintement précipité et sourd du tocsin. Nos braves sont dans un chemin couvert dont la voûte, quelqu'épaisse qu'elle soit, ne leur empêche pas d'entendre que les habitans sont effrayés par l'incendie des moulins et des fermes. Bientôt les deux cents hommes sont tous entrés, quatre

sont désignés pour garder la porte et prévenir toute surprise, la tête de cette petite colonne, guidée par Lorenzo et son compagnon, respire l'air de l'atmosphère ; déjà Lorenzo voit des lumières dans le quartier bas de la ville, où conduit ce souterrain ; il fait arrêter sa troupe, et accompagné de l'ami d'Alfredi, il entre dans la rue à laquelle aboutit l'issue du chemin couvert ; le tumulte est loin de là, tout est désert ; ils osent avancer après avoir donné à leurs soldats l'ordre de les attendre.

Ils traversent deux rues sans rencontrer qui que ce soit, que des femmes auxquelles ils ne paraissent point suspects, puisque tout est en armes ; plus loin ils apprennent d'un vieillard ce qu'ils savent en partie, que le feu a pris au moulins voisins, que le gouverneur a envoyé deux

cents hommes de sa garnison, et que les habitans, qui depuis quatre jours ne peuvent sortir de la ville sont invités à y porter des secours, que plusieurs profitent de cette occasion pour rejoindre quelques mécontens qui se rassemblent dans la plaine, si l'on en croit une proclamation du commandant de la place ; mais qu'il paraît que ce sont des faux bruits pour avoir un prétexte de faire arrêter, et peut-être faire périr des gens estimables devenus suspects au tyran.

Assez iustruits, nos deux chefs s'éloignent de cet homme, reviennent sur leurs pas par un autre chemin et rejoignent leurs compagnons, et en peu de mots leur apprennent le premier succès. L'envoyé d'Alfredi demande quel est celui d'entr'eux qui connaît le gouverneur et veut aller

le trouver : plusieurs se présentent ; mais celui qui est préféré est un des conjurés qui a été son ami ; il part pour le prévenira, près avoir ôté son écharpe blanche.

Lorenzo et la troupe entrent dans la ville: en moins de vingt minutes ils sont aux portes de la prison où sont détenus les citoyens qui ont paru favorables aux desseins des mécontens; un corps de garde qui la défend est aussitôt enlevé , désarmé ; le concierge fait prisonnier, livre les clefs ; les portes s'ouvrent, on annonce la liberté à tous les captifs, pour quelque cause qu'ils soient détenus : ce cri de liberté est répété par tout, on s'arme des armes de la garde, on s'arme de tout ce qui se trouve sous la main, on se répand dans la ville, et ces victimes de la tyrannie vont dans leur famille porter la joie et la nou-

velle de l'entreprise de Strozzi, qui veut délivrer la Toscane de l'oppression sous laquelle ils gémissent depuis vingt ans.

Pendant ce tems la troupe de Lorenzo, enhardie par le peu de résistance qu'elle prévoit, et le désordre qui règne partout, s'avance en bon ordre vers le centre de la ville, en se grossissant des opprimés, des ambitieux oubliés dans ce gouvernement, et des gens qui n'ont qu'à gagner dans le désordre : en même tems Alfredi est prévenu ; partout il se montre, partout il donne des ordres, et partout sa perfidie sème la trahison ; les portes de la ville ont été ouvertes sous le pretexte de faciliter les secours nécessaires aux fermes incendiées : la garnison est dispersée dans les quartiers éloignés des points d'attaques convenus avec son émissaire.

Cependant plusieurs officiers fidèles au serment qu'ils ont prêté quoique leur cause fut injuste, rallient plusieurs détachemens et se portent à la tête de six cents hommes sur la place d'armes. Là ils peuvent étendre leurs forces et se préparer une sortie plus facile en cas que les insurgés s'emparent de la ville ; mais Lorenzo y arrive avec sa troupe qui n'a pas éprouvé la fatigue et les veilles de la garnison, qui de plus est animé par un sentiment qui donne toujours du courage, quand on croit de bonne foi à cette liberté idéale, qui a coûté tant de sang dans tous les pays et qui a eu partout la même fin.

Le peuple qui a suivi cette troupe, semble en faire partie ; ses vœux sont pour elle ; ses cris se joignent aux siens quand elle fait entendre

ces mots, adressés aux soldats de Cosme : *bas les armes, ou la mort*; ces cris portent la terreur dans l'ame des officiers qui croient que la révolte est générale; l'honneur et la mort sont devant, mais l'honneur parle, il est seul écouté, l'idée de la mort fuit pour ne laisser que l'espoir de vaincre. Le combat est engagé, Lorenzo donne un exemple d'un courage qui est suivi de ses soldats; le sang coule, les infortunés soldats de Médicis, malgré l'avantage du nombre fuient et vont trouver la mort en se jetant dans les rangs des nouvelles troupes commandés par Stozzi, Mendoce et Zanubio.

Fin du troisième volume.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

ERRATA.

PAGE 37, ligne 17 et 18; afin qu'il ne voient pas et ne reconnaisse pas Szliffer. *Lisez*: afin qu'ils ne reconnaissent pas.

Pag. 60, lig. 17, caché par les fleurs, que la volupté, etc. *lisez* volupté.

Pag. 130, lig. 20; en torches des furiers, *lisez*: furies.

Pag. 142, lig. 16, dissipe les tems nébuleux, orageux, *lisez*: orageux.

Pag. 159, lig. 10 des nombreux adoratrurs, *lizez*: adorateurs.

Pag. id. 2e. vers, la camragne, *lizez*, campagne.

Pag. 185, lig. 1, il redouta plus de son malheur, *lisez*: il ne douta.

Pag. 19, lig. 18, Lisbeth et Léons viennent au devan, leurs conseils ne peuvent calmer la douleur de Théana, qui sent toute étendue de sa faute, *lisez*: Lisbeth et Léons viennent au devant, leurs conseils ne peuvent calmer la douleur de Théana, qui sent toute l'étendue, etc.

Pag. 201, lig. 16, vous soumettre, *lisez* : soumette.

Pag. 202, lig. 7, une aillance, *lisez*, alliance.

Pag. 207, 2e. vers,

Tu pardonnes le calme du cœur ;

liesez : tu prépares, etc.

Page 213, lig. 13 ; augure heureuse, *lisez* : augure heureux.



